Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 33 (1986)

Heft: 3

Artikel: Le "De universali reali" de Jean de Maisonneuve et les epicuri litterales

Autor: Kaluza, Zénon

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-760696

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Zénon Kaluza

Le « De universali reali » de Jean de Maisonneuve et les *epicuri litterales*

I

Nous disposons à présent en édition de deux écrits que le maître parisien Jean de Maisonneuve (de *Nova domo* ou de *Nieuwenhuyze*) a en entier ou en partie consacrés au problème des universaux. Le premier, conservé dans le ms. 1582, f. 98r–110r, de la Bibliothèque municipale d'Angers, a été édité en 1936 par le P. G. Meersseman [1]. Son authenticité ne peut pas être mise en doute et de fait, elle ne l'a jamais été. En effet, il est dans le manuscrit explicitement attribué à Jean de Maisonneuve avec cette information : l'auteur suit la doctrine d'Albert le Grand, *Tractatus universalium editus a magistro Iohanne de Nova Domo secundum sententiam domini Alberti, eius doctoris.* Le copiste, Jean Dabart, a pris soin de se démarquer de l'autorité de saint Albert ; il a donc été bien informé sur l'auteur du Traité et sur son enseignement [2]. En outre, la méthode adoptée dans l'exposé est la même que celle du *Tractatus de esse et essentia,* un autre écrit de Jean Maisonneuve. Elle repose sur des thèses, prouvées les unes après les autres, auxquelles peuvent se joindre de courtes questions *(dubia, quaestiones* ou *quaestiunculae)*. La doctrine sou-

[1] G. Meersseman, Eine Schrift des Kölner Universitätsprofessors Heymericus de Campo oder des Pariser Prof. Johannes de Nova Domo?, « Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins », 18 (1936), p. 144–168 ; texte, p. 152–168. Il est analysé par Z. Włodek, Albert le Grand et les albertistes du XVe siècle. Le problème des universaux, « Miscellanea mediaevalia », 14 (1981), p. 193–207, partic. p. 198–202.

[2] G. Meersseman, La lutte entre thomistes et albertistes parisiens vers 1410. Une voix thomiste, « Divus Thomas » (Piac.) 40 (1937), p. 397–403.

tenue dans les deux ouvrages est sensiblement la même; les formules passent également d'un traité à l'autre, jusqu'à la répétition d'une erreur [3].

Le second écrit, conservé dans trois manuscrits, celui de Wrocław, Bibliothèque universitaire IV Q 19 (= B), celui de Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, S.N. 267 (= W) et celui de Prague, Bibliothèque universitaire I F 25, a fait objet de plusieurs remarques et discussions résumées en 1968 par A.G. Weiler, qui a aussi publié l'ouvrage sous le titre *De universali reali* (à notre avis il aurait dû s'appeler *Capitulum de universali reali)* [4]. Tel qu'il est publié, et tel qu'il est dans les manuscrits B et W, l'ouvrage se compose des trois parties désignées par son éditeur comme «introduction», «citation du texte» et «questions et réponses». Les première et troisième parties ont le même auteur et sont

[3] Ainsi, par exemple, avec une curieuse constance Jean de Maisonneuve se trompe dans l'indication de la source scripturaire Ex. 3,14; cf. *Tractatus universalium,* p. 162: «iuxta illud Psalterii: *Ego sum qui sum;* et iuxta illud Iohannis: *Qui est misit me;* et par illud Psalterii: *Antequam Abraham esset ego sum*» (Jean 8,58); et *Tractatus de esse et essentia,* p. 121: «et ideo dictum est a Iohanne: *qui est misit me*». Le contexte dans les deux traités est semblable. Le *De esse et essentia* est édité par G. Meersseman, Geschichte des Albertismus, Heft I: Die Pariser Anfänge des Kölner Albertismus, Paris 1933, p. 91–200. MM. W. Seńko et Z. Kuksewicz mentionnent trois nouveaux manuscrits du *De esse et essentia:* Wrocław, Biblioteka Ossolineum, ms. 734, f. 81–95; Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka, mss. IV Q 19, f. 1–8 (à la suite de M. Grabmann); IV Q 20, f. 311–332v. Cf. W. Seńko, Jakub z Gostynina i jego Komentarz do Liber de causis, «Studia mediewistyczne», 2 (1961), p. 187, 207–209; id, Charakterystyka albertyzmu na Uniwersytecie Jagiellońskim w XV wieku, dans: Z dziejów filozofii na Uniwersytecie Krakowskim w XV wieku, réd. Z. Kuksewicz, Wrocław 1963, p. 196 note 15; Z. Kuksewicz, Contribution au problème de l'influence de l'albertisme sur l'Université de Cracovie au XVe siècle, «Mediaevalia philosophica Polonorum», XI (1963), p. 49–69. Concernant le ms. IV Q 19, voir aussi A.G. Weiler, Un traité de Jean de Nova Domo sur les universaux, «Vivarium», VI (1968), p. 111, où le texte du *De esse et essentia,* apparemment non reconnu, est intitulé *Quaestiones in librum Thomae de Aquino de ente et essentia* à la suite d'une vieille description manuscrite, probablement celle de W. Gröber; et p. 109.

[4] A.G. Weiler, op. cit., p. 108–154; texte, p. 126–152. M. Weiler connaît seulement les mss. B et W. Le manuscrit praguois est inventorié par F. Šmahel, Verzeichnis der Quellen zum Prager Universalienstreit 1348–1400, «Mediaevalia philosophica Polonorum», XXV (1980), p. 20 n° 32/A; il ne contient que l'«introduction» de Weiler, voir l'appendice. Dans le ms. W l'ouvrage porte comme en-tête: *Tractatus perutilis magistri Johannis de Nova Domo* (Weiler, p. 110, 126 note a; dans le B il s'appelle *Capitulum de universali reali* (p. 111, 126 note a). Le mot *capitulum,* omis dans le titre adopté par l'éditeur, apparaît encore à la fin de ce que M. Weiler a appelé l'introduction et à la fin de l'extrait provenant du *Compendium* de Hugues de Strasbourg. Le titre transcrit par le copiste du B a donc quelque chance d'authenticité. Dans ce cas le mot *capitulum* ne signifie point chapitre mais bien sommaire ou récapitulation de ce que l'on doit savoir en matière des universaux. Voir aussi plus bas, note 11.

liées, selon M. Weiler, par un système de renvois. En revanche, la deuxième partie n'est qu'un extrait d'une page du *Compendium theologicae veritatis* de Hugues Ripelin de Strasbourg, attribué alors à Albert le Grand [5] : nous ne saurions la considérer comme appartenant au texte authentique de Jean de Maisonneuve. En effet, le copiste du B sait bien que le texte original est interrompu par l'introduction d'un fragment étranger. Ainsi il note à la fin de la prétendue « introduction » : *Et haec de capitulo sufficiunt. Sequitur : Item nota...*, et ajoute à la fin de la « citation du texte » : *Et tantum de capitulo. Sequitur* [6]. D'autre part, si l'on regarde de plus près le texte même, on voit qu'il est effectivement divisé en deux parties, mais point de la façon retenue par l'éditeur. La division proposée par Jean de Maisonneuve distingue la première partie, consacrée au problème des universaux, de celle où sont traités les prédicaments. La première finit à la page 143 de l'édition, par *Et hec de questiunculis prime partis sufficiunt ;* la seconde est annoncée à la page 144 comme *secunda pars principalis*. Le *De universali reali* est donc composé de deux parties, précédées d'une introduction, ce qui a échappé à l'attention de son éditeur. Tout autre division est artificielle [7]. Quant à l'attribution du

[5] A.G. Weiler, op. cit., p. 124, 130–131 ; G. Meersseman, Eine Schrift, p. 145–146. Le *Compendium* est édité par S.C.A. Borgnet dans Alberti Magni Opera omnia, vol. XXXIV, Paris 1895.

[6] A.G. Weiler, op. cit., p. 130 note e et p. 131 note q.

[7] La division tripartite de M. Weiler est tout simplement mécanique. Il la justifie par les liens qui unissent sa « troisième » et sa « première » partie mais ne mentionne aucun lien entre celles-ci et la deuxième, la « citation du texte », et c'est cela précisément qu'il fallait prouver. Quant aux liens unissant la première partie et la troisième du texte édité, M. Weiler s'appuie sur les arguments sans aucune valeur (op. cit., p. 119). Il croit, en effet que le titre *(Tractatus)* dans W embrasse toutes les trois parties du texte ; l'argument n'est pas à propos lorsqu'il s'agit de prouver l'authenticité de ces parties, et d'ailleurs, dans son édition, M. Weiler a éliminé le mot *tractatus*. Il n'est pas exact que la citation des *Catégories* 5, 2b5 : « ubi prius allegatum est... destructis primis substantiis... », dans la troisième partie, renvoie à la première ; en réalité, l'auteur renvoie de la p. 141, lignes 19–21 à la p. 138, ligne 23, toujours dans cette prétendue troisième partie. Le fait qu'un même *articulus parisiensis* soit cité dans les deux parties en question ne prouve rien parce que, précisément, la seconde citation est faite sans aucun renvoi. Enfin, « la conformité de style », c'est-à-dire le fait qu'au début de la première partie on lit : « clamat totus philosophicus exercitus... », et au début de la troisième : « ut clamat tota realistarum series... », plaide en faveur de l'hypothèse de Meersseman pour qui la première partie n'est qu'un commentaire de la troisième (ou du *Tractatus problematicus* de Heimeric de Campo). Si toutefois nous continuons à penser que les deux parties sont authentiques, c'est parce que le nom de Jean de Maisonneuve est donné par les deux manuscrits au début de l'introduction (première partie de M. Weiler). Selon M. Weiler seule sa « troisième partie », qui commence dans l'édition par les mots « Cum animadverterem », est divisée « en deux parties : 1) des universaux, 2) des prédicaments » (p. 116 et 124). Ainsi au moins il rejoint la division

texte à Jean de Maisonneuve, appuyée sur les manuscrits, elle n'est pas définitivement prouvée [8].

En faisant l'abstraction de la doctrine exprimée dans l'un et l'autre ouvrages, le *De universali reali* et le *Tractatus universalium* se différencient

authentique du *De universali reali*. Par souci de clarté, je donne ici la structure originale de l'ouvrage, en notant la page et les lignes de l'édition (avec en chiffres romains, la division de M. Weiler):

I: I INTRODUCTION:
- a: introduction au thème des universaux, p. 126,1–5;
- b: désignation des adversaires – *terministae,* p. 126,5–127,6;
- c: désignation des adversaires – haeretici, p. 127,7–22;
- d: «dialogue», p. 127,23–130,3;

II: extrait du *Compendium theol. veritatis,* p. 130,4–131,12

III: e: introduction du thème des prédicaments, p. 131,13–25;
- f: division du texte, p. 132,1–12;
- g: allusion probable au «dialogue» *(stilo pueri),* p. 132,13–15;

PRIMA PARS PRINCIPALIS, p. 132,16–143, dernière ligne;

SECUNDA PARS PRINCIPALIS, p. 144,1–152, fin du texte.

Comme on le voit, les deux thèmes des deux parties principales sont introduits successivement. Rien dans le texte authentique ne prouve que «la citation» doit y être incorporée; et rien ne le demande, car le texte est très compréhensible sans elle.

[8] Pour prouver l'authenticité du texte, M. WEILER, op. cit., p. 124–125, résume ainsi ses raisons. Premièrement, le ms. W «parle d'un *Tractatus perutilis magistri Joannis de nova domo*», d'où M. Weiler tire plusieurs conclusions dont aucune ne concerne l'auteur de l'écrit. En réalité, les deux manuscrits, B et W, attribuent le texte à Jean de Maisonneuve (op. cit., p. 116–117, 126 note a). Deuxièmement, «l'auteur se caractérise comme un commentateur d'Albert; il cite à l'occasion de la réfutation des opinions des nominalistes le *Memoriale* connu à Paris, ainsi que la condamnation des articles parisiens, ce qui le situe à Paris». En réalité, dès l'introduction Jean de Maisonneuve se propose de suivre et de défendre la doctrine d'Aristote et ne «se caractérise» nulle part, dans l'édition, «comme un commentateur d'Albert». Quelquefois il aligne, comme autorités, les noms des *viri sancti* et *doctissimi,* Augustin, Thomas d'Aquin, Aristote, Albert, Scot (p. 134). Par contre, le seul endroit où l'auteur se dit l'*incultus discipulus* d'Albert le Grand a été rejeté dans les variantes comme une addition tardive du ms. W (cf. note 10). L'allusion au *Memoriale* (p. 125: «sciencia nostra est a rebus»; cf. *Liber de intelligentiis,* XXIX 2: «Scientia intelligentiae non est causa rerum, sed a rebus est causata», sans identification dans l'édition) et les citations des articles parisiens ne prouvent pas nécessairement l'origine parisienne du texte. Remarquons cependant que l'allusion au *Memoriale* ne se lit que dans les variantes de W (p. 127 note c; voir aussi plus bas, p. 8). Troisièmement, selon Heimeric de Campo, disciple de Jean de Maisonneuve, ce dernier surnomme les nominalistes *epicuri,* or à deux reprises on retrouve ce sobriquet dans le texte du *De universali reali* (notemment p. 137 et 142; remarquons que le premier texte est cité dans l'introduction, p. 125, avec des leçons admises par l'éditeur, des leçons rejetées et quelques leçons propres de la copie de M. Weiler. Curieuse manière d'argumenter en se servant des leçons considérées comme inadmissibles!). Bien qu'il garde sa valeur du fait que Heimeric s'est servi de l'ouvrage, à lui seul l'argument n'est pas probant car, comme nous le verrons plus tard, au début du XVe siècle le sobriquet d'épicuriens fut assez couramment utilisé à l'encontre des nominalistes. En dernier lieu M. Weiler évoque la doctrine, identique dans le texte qu'il édite et dans d'autres ouvrages du maître Jean.

par des caractères propres. Le second, comme cela a été déjà mentionné, procède par *propositiones,* thèses fondamentales de la doctrine. Cette démarche, propre à certains courants néoplatoniciens, sera plus tard reprise par le disciple du maître Jean, Heimeric de Campo. Les thèses principales sont regroupées autour des questions et complétées par des questions supplémentaires, *dubia* et *quaestiunculae,* des notes explicatives, *notabilia,* et des corollaires. Le *Traité des universaux* pose ainsi deux questions, la première : *Utrum universale, quod est forma, communicabilitatem propriam habet ex hoc quod est universale in re vel ex hoc quod est universale ante rem;* et la seconde : *Utrum universale sit forma totius vel forma partis.* Chacune d'elles contient une dizaine de propositions. La méthode adoptée ici, mais aussi dans le *De esse et essentia* et dans le commentaire de la *Métaphysique,* fait avant tout l'économie de la polémique. En effet, si dans le *De esse et essentia,* texte de ce point de vue comparable, la première question (sur dix au total) fait encore la part à la controverse, notamment contre Thomas d'Aquin, le *Tractatus universalium* est plus sobre : ni ses questions, ni ses thèses n'ont aucun caractère ouvertement polémique. Evidemment, telle ou telle formule peut viser des adversaires doctrinaux, appelés à un moment « ignorants », *rudes;* mais l'auteur ne va pas au-delà et ne perd jamais le ton serein de l'exposé bien organisé, car très médité.

Le cas du *De universali reali* est loin de cette belle égalité d'esprit du maître s'expliquant sur sa doctrine. Déjà la première phrase donne le la : « Toute l'armée des philosophes s'écrie, par la voix d'Aristote, leur chef, contre les railleurs des réalistes » :

> Contra subsanatores universalisancium realistarum clamat totus philosophicus (philosophorum B) exercitus in voce principis eorum Aristotelis : Universale est principium artis et sciencie...

Cette réprobation est reprise vers la fin de l'introduction (p. 131) pour amener le thème des catégories :

> clamat tota realistarum series ore Porphirii, decem predicamenta sunt decem rerum principia...

On voit sans aucune difficulté que la protestation vise les nominalistes ; le précise la deuxième phrase de l'introduction :

> Aliqui enim dicunt hanc vocem, scilicet universale, non significare rem aliquam (*éd.* aliquem), sed verius conceptum tantum, cui tamen conceptui substrata est res non universalis...

Jean de Maisonneuve veut donc amener *(ut manuducantur)* les nominalistes à admettre la réalité des universaux. Celle-ci une fois affirmée par les péripatéticiens, *apud peripateticos,* les esprits scrupuleux se poseront une autre question, de savoir quelle est la nature de cette réalité? *(Habito jam in genere, quod universale est res, scrupuli ingeruntur mentibus audiencium, qualis res sit?)* Un autre groupe des philosophes se propose de répondre. Tenants de la *via antiqua,* ils avancent que l'universel, *res universalis,* existe non pas dans le singulier, mais en dehors de lui. Ils n'appartiennent pas à cet *exercitus* des philosophes se réclamant d'Aristote, ni à l'école des nominalistes. Ils n'en sont pourtant pas moins dangereux, car ils sont accusés d'hérésie [9].

Le premier trait du *De universali reali* est donc son caractère polémique. La critique commence déjà dans l'introduction et elle se prolonge dans les principales parties de l'écrit. Elle n'est cependant pas bien équilibrée car la plupart du temps les «hérétiques» sont oubliés, laissant la place aux adversaires majeurs, les nominalistes. Toutefois, les deux camps adverses indiqués, Jean de Maisonneuve se pose en partisan d'Aristote et de la vérité péripatéticienne:

> ego, veritatis peripatetice modicus professor, taliter decrevi dictis figmentis obviare, ut nichil ex me, sed ex principiis Philosophi aliorumque approbate auctoritatis antiquorum colligam [10].

Le second trait du *De universali reali,* c'est son caractère de manuel destiné aux novices, une sorte de *manuductio* écrite pour les débutants: *stilo pueri.* Cette manière explique la simplicité dans la composition de l'ouvrage, où les deux principales parties constituent la suite des réponses aux questions posées dans l'introduction. Mais c'est elle aussi qui justifie un petit jeu littéraire, le «dialogue» d'un maître avec son élève, un dialogue intérieur où la même personne fait poser les questions et fournit quelques éléments de réponse. Ce dialogue se perd un peu dans les manuscrits et dans l'édition. Il commence juste après la mention des

[9] A.G. Weiler, op. cit., p. 126–127: «Et sunt quidam intromittentes se de antiquis, qui hanc rem explicare nituntur aliis, qui per se ipsos eam numquam intellexerunt. Et ideo enunciant rem universalem esse preter singularia, extra singularia, quod est hereticum et sane fidei contrarium... Et in hoc puncto deceptus est Ieronimus hereticus et sui sequaces...»

[10] Ibid., p. 131. Après «modicus professor», on lit dans W: «et subtilitatis magne interpretis domini Alberti Magni, quondam Ratisponensis episcopi, incultus discipulus». Le *Tractatus problematicus* de Heimeric a le texte semblable.

deux camps adverses, mais il est annoncé par un couplet placé, au moins dans le ms. B, avant le titre du *Capitulum de universali reali*[11] :

– O fili care
ad studium quare
venisti ?
– Praemeditare.

Le vrai dialogue commence à la page 127 de l'édition :

– Sed diceres michi : quid tunc de re universali entis sentis ? Si ipsa non est res singularis, si ipsa non est vox, si ipsa non est conceptus... quid erit ?
– Adverte ergo. Ex *Primo Phisicorum* habetur : sicut operacio facit scire formam, sic transmutacio materiam. Cum ergo ab omnibus universale sit forma, oportet te eam cognoscere ex operacione. Capias gracia exempli humanitatem, que est forma universalis... Quid ista operabitur ? cantabitne, arabitne agros ? Dico tibi, quod nichil operabitur per se extra suppositum... Et per suppositum cantat, donat laudem Deo, disputat... Ideo tu vides operaciones universalis nature hominis.
– Sed dicit (dic *W*) michi : Nonne anima racionalis et corpus humanum in Socrate vel in alio homine sunt sufficientes cause operacionum iam enumeratarum ? Ergo videtur (videmus *W*), quod propter huiusmodi operaciones explicandas superfluum sit ponere humanitatem.
– Responsio (Respondeo, nam *W*). Articulus Parisiensis habet...
– Sed vires mentis tue elevando peteres : Estne humanitas distincta ab illis duobus simul iunctis, scilicet anima racionali et corpore ? Si sic... habeo iam universalem rem esse singularem et indistinctam a singulari. Quid ergo per rem universalem abducis ingenia iuvenum et in tantum in agnicione universalis tuos expendisti labores ? Si non sit distincta...

[11] A.G. Weiler, op. cit., p. 111, description du B. En nous annonçant ainsi le *stylus pueri* et la partie dialoguée, le couplet est exactement de même style. C'est le style d'un jeune élève, obnubilé par les mensonges des nominalistes : *prioribus figmentis involuti,* et qui ne connaît pas encore les vrais principes de la philosophie : *veris principiis nondum eruditi ;* il sera rappelé à la fin de l'introduction, p. 132. Fallait-il donc rejeter le couplet, comme l'a fait l'éditeur ? Je ne le crois pas. D'autant plus que le quatrain précède dans B le titre de l'ouvrage. Mais M. Weiler n'apprécie pas beaucoup le mot *capitulum,* peut-être à cause de certaines prises de position de G. Meersseman (voir ibid., p. 112–113, 119, 120) et parce que le ms. W a *Tractatus.* Toutefois, s'il souligne que Jean de Maisonneuve cite le *Memoriale rerum difficilium* (appelé aussi *De intelligentiis*), il sait que ce texte est dit par son auteur tout simplement *capitulum :* « Summa in hoc capitulo nostrae intentionis est... » ; cf. édition de Cl. Beaumker, « Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters », Bd. II–2, Münster 1908, p. 1. Or toute l'introduction du *De universali reali* montre que l'auteur ne veut pas suivre les chemins battus des traités.

– Ach amice, propter hanc fortissimam racionem, que absque dubio difficillima est... [12]

Nous sommes déjà à la page 129. Après cette dernière réponse, le ton change: une allusion aux *Catonis disticha* [13] réintroduit la polémique contre les *modernorum figmenta* et fait apparaître le thème des catégories.

[12] Ibid., p. 127–129. En changeant la forme d'un verbe ou en remplaçant un verbe par un nom, les manuscrits brouillent ce morceau dialogué. Dans les trois cas suivants la leçon du W s'impose: *respondeo* (*responsio* B, éd.), *dic* (*dicit* B, éd.), *videmus* (*videtur* B, éd.). Trois observations sont à noter. Premièrement, le W suggère que l'auteur dialogue avec un nominaliste: *Sed dicit nominalis* (*Sed diceres michi* B, éd.). Cela est exact, mais ce nominaliste est bien jeune, comme le démontre la nature de ses arguments et son exclamation: «Quid ergo per rem universalem abducis ingenia juvenum?» Deuxièmement, le choix inconsidéré du B conduit à des contradictions dont nous avons ici un exemple. Le problème est posé en termes d'alternative: «Estne humanitas distincta ab illis duobus simul iunctis, scilicet anima rationali et corpore?» Les deux possibilités sont examinées. Nous lisons: «Si sic, cum anima racionalis et caro unus sit homo et unus homo sit res singularis, habeo iam universalem rem esse singularem et indistinctam a singulari. Quid ergo per universalem abducis ingenia iuvenum et in tantum in agnicione universalis tuos expendisti labores? Si non sit distincta, tunc humanitas videtur esse forma accidentalis...» Ce texte affirme donc que si l'humanité est distincte de l'homme, elle n'est pas distincte; et si l'humanité n'est pas distincte, elle n'est qu'une forme accidentelle, donc distincte de l'homme. Le texte de W est plus clair: «Anne humanitas distincta sit ab illis duobus simul iunctis, scilicet ab anima rationali et corpore? Si non, cum anima rationalis et corpus unus sit homo et unus homo sit res singularis, habemus iam universalem rem esse singularem et indistinctam a singulari; ergo per rem universalem abducis ingenia iuvenum et ad tantos in agnicione universalis expendis labores. Si sit distincta, tunc humanitas videtur esse (om. W) forma accidentalis...» L'argument du nominaliste est donc le suivant: si l'humanité n'est pas distincte de l'homme, l'universel est singulier et nous perdons notre temps en parlant des universaux; par contre, si l'humanité est distincte de l'homme, elle n'est qu'un accident: «ideo humanitas erit accidens et non natura substantialis de genere substantiae, quod est valde abusivum». Troisièmement, une seule fois M. Weiler (p. 120) mentionne le dialogue de l'ouvrage: «Le *Capitulum* (= ms. B) offre d'ailleurs clairement la structure d'un dialogue avec questions et réponses...» Mais puisque ce dialogue n'apparaît nulle part dans son édition, je suppose qu'il fait allusion à la prétendue troisième partie qu'il a appelée «questions et réponses». Notons donc que les questions des deux parties principales sont toutes dans l'introduction alors que les réponses constituent le corps du texte.

[13] Ibid., p. 131: «Cum animadverterem modernorum figmenta et plures deviare a doctrina Aristotelis...». Les *Disticha Catonis* commencent par: «Cum animadverterem quam plurimos graviter in via morum errare» (édité par M. Boas - H.J. Botschuyver, Amsterdam 1952, p. 4). Le *Tractatus problematicus* de Heimeric de Campo, qui paraphrase le texte de son maître, a comme incipit: «Cum animadverterem modernorum figmenta a doctrina Aristotelis, praesertim in scientia universalium quae cardines et principia sunt cuiuslibet artis et scientiae, multiformiter deviare...» (cité par Weiler, op. cit., p. 114–115; cf. Problemata inter Albertum Magnum et sanctum Thomam ad utriusque opinionis intelligentiam multum conferentia edita a disertissimo viro Heimerico de Campo, Cologne 1490, non folioté). En reprenant le texte de son maître, en l'adoptant à ses propres besoins et en changeant son style, Heimeric de Campo ne voulait pas écrire une nouvelle

Jean de Maisonneuve annonce le *primum principale* et le *secundum principale,* c'est-à-dire les deux parties de l'ouvrage dont nous avons déjà parlé. Mais avant de passer aux choses sérieuses, le maître parisien veut encore une fois se prévaloir de la justesse de sa doctrine et affirmer la simplicité de sa méthode:

> Illis enim questionibus, que principaliores huius materie videntur, lucide pertractatis, et ex doctrina Aristotelis et aliorum doctissimorum evidenter discussis, lucidum erit videre, quod fructuosa et fidelis est sciencia antiquorum et vituperabilis adinvencio nova modernorum. Hec (hoc *éd.*) eciam stilo pueri prioribus figmentis involuti sive veris principiis nondum eruditi ad modicum veritatis prenominate Dei favente gracia manuducentur vestigium [14].

Il reconnaît donc de ne pas avoir voulu écrire un traité mais une *manuductio* simple pour les garçons et dans un style accessible aux jeunes.

Le but de l'ouvrage est de donner la réponse à une suite de questions énumérées à la fin de l'introduction. Celles qui appartiennent à la première partie principale sont au nombre de six:

1. ‹Les universaux existent-ils?›
2. Sont-ils des réalités en dehors de l'âme?
3. Sont-ils dans les choses singulières ou séparés d'elles?
4. Sont-ils la matière, la forme ou le composé des deux?
5. Sont-ils corporels ou incorporels?
6. Sont-ils cinq seulement? [15]

manuductio, mais un texte purement polémique. Il a donc omis toute cette partie de l'introduction, qui est une fiction littéraire, et notamment le «dialogue». Les *Distiques* sont adressés à un garçonnet, fils du Pseudo-Caton: «Nunc te, fili carissime, docebo...» (l. cit.). L'allusion du maître Jean aux *Distiques* justifie, à mes yeux, le couplet placé à la tête de l'introduction mais omis par M. Weiler. Faisant partie des *octo auctores,* les *Distiques* furent alors connus de tous et plus particulièrement des artiens. L'allusion de Jean de Maisonneuve était donc évidente pour ses contemporains. Elle ne l'est plus pour nous.

[14] A.G. Weiler, op. cit., p. 132.

[15] La première question n'est pas dans le texte édité (1. cit.). Toutefois, qu'il y a six questions, nous l'apprenons par le nombre des réponses attribuées aux nominalistes (p. 132–133) et par la première réponse propre de Jean de Maisonneuve nous savons comment elle doit être formulée. Voici ce que disent les terministes: «Respondent enim nominales ad questiones dictas in hac forma. Ad primum dicitur loquendo de universali predicamentali: Universale est triplex, scilicet mentale, vocale et scriptum... Tunc arguitur sic: universale est triplex, *ergo universale est*... Ad secundum... Ad tertium... Ad sextum: sunt tantum quinque universalia ad sensum inproprium...» Les terministes fournissent donc six réponses. A la p. 134 l'opinion propre commence par la réponse à la première

Ce sont pratiquement les mêmes questions qu'avait posées Albert le Grand dans son *Liber de praedicabilibus* [16].

Celles qui constituent la seconde partie sont cinq:

1. Les dix catégories sont-elles distinctes et de quelle manière?
2. Dieu appartient-il à la catégorie de la substance, comme le prétendent plusieurs et même, pour être bref, tous les terministes ou nominalistes?
3. La deuxième catégorie, c'est-à-dire la quantité, désigne-t-elle une entité distincte de la substance?
4. La qualité est-elle distincte de la substance et de la quantité?
5. La quatrième catégorie, c'est-à-dire la relation, est-elle distincte des trois premières? [17]

Avant de répondre à toutes ces questions, Jean de Maisonneuve donne d'abord la parole à ses adversaires majeurs, les nominalistes. Mais s'il rapporte leur opinion sur les six questions concernant les universaux, il s'arrête à la troisième (métamorphosée dans l'édition en septième) de la seconde série [18]. Sa propre opinion, non dépourvue de forts accents polémiques, ne pose aucun obstacle à son intelligence [19].

question posée: «Hiis itaque omnibus dimissis ad quesita prius secundum promissum brevissime aliter respondebo. Et primo ad primum sic: *universale est*». Grâce à ces réponses nous constatons que la première question doit être: *An universalia sint?* Mais comme ces mêmes mots font partie de la deuxième question, ils ont été omis par les copistes et, par conséquent, par M. Weiler. L'erreur de la p. 132, ligne 1–2, doit être réparée comme suit: «... circa primum principale hic incidunt quesita: an universalia sint; ‹an sint› extra animam a parte rei; an sint separata...» Notons également que Heimeric de Campo écrit: «... hic incidunt dubia sive quaesita: An universalia sint; An sint a parte rei extra animam...» (cité par A.G. Weiler, op. cit., p. 115); de même dans son *Invectiva* (Meersseman,, Geschichte des Albertismus, II, p. 117,12). Le P. Meersseman (Eine Schrift, p. 148) a déjà corrigé cette faute des copistes.

[16] Les problèmes 2 à 6 de Jean de Maisonneuve sont ceux que s'est posés Albert le Grand dans les chapitres 2–5, 8 et 9 du Tr. II de son Liber de praedicabilibus (Borgnet, I, p. 19–40). Cependant, outre l'accord général des deux doctrines, le *De universali reali* ne copie pas le *De praedicabilibus*. Notons aussi que si Jean de Maisonneuve se pose la question de l'existence des universaux, qu'il essaie d'ailleurs de démontrer, Albert le Grand la juge superflue: «An vero universale sit nunquam aliquis dubitaverit. Et ideo Antiqui non quaerebant an universale sit, vel non sit, sed quaerebant an universale extra intellectum separatum in natura sit, an in solis nudis purisque intellectibus positum sit et fundatum, eo quia extra intellectum ‹non› sit in rerum natura» (*L. de praedicab.*, Tr. II, c. 3, p. 21a). La source commune des deux suites de questions: *Isagoge* de Porphyre, éd. L. Minio-Paluello (Aristoteles Latinus, I 6–7), p. 5,10–13.

[17] A.G. Weiler, op. cit., p. 132.

[18] Ibid., p. 132–133 et 133–134.

[19] Dans la première partie le début de chaque réponse n'est pas toujours clairement distingué. La réponse à la cinquième question commence à la p. 140, ligne 4 de la fin: «Ex dictis patet universalia non esse corporalia».

Telle est la structure de l'ouvrage, à la fois manuel pour les jeunes étudiants et texte polémique.

Examinons encore les sources du *De universali reali*. Son éditeur n'a pas jugé bon de les identifier toutes, bien que plusieurs ne posent aucun problème. Suivant une règle curieuse il renvoie ici au *Chartulaire* parisien, ailleurs aux textes d'Augustin, de Boèce, d'Anselme, de Thomas d'Aquin, d'Ockham, etc., ou encore au commentaire du Lombard sur les Sentences [20]! Ce travail, qui a exclu Aristote, doit donc être repris à l'occasion de l'édition nouvelle, correcte et épurée, qui s'impose. Il peut se révéler ardu par suite du nombre des citations cachées et des allusions, mais il est absolument nécessaire: il permettra d'améliorer le texte. Auparavant nous avons déjà mentionné deux citations provenant l'une du *De intelligentiis,* l'autre des *Distiques* du Pseudo-Caton. A la page 134 nous avons une citation presque littérale de Juvenal: «sicut volo, sic iubeo, sit pro racione voluntas» [21]; à la page 132 une expression devenue proverbiale: «ad pauca respicientes de facili enunciant», reprise au *De generatione et corruptione* [22]; à la page 126 une allusion au *Liber sex principiorum:*

> Ut ergo manuducantur ad aliqualem noticiam universalis nature, cuius operaciones occulte sunt in rebus, oportet intelligere...

Le *Liber* dit: «Natura igitur occulte in his (creaturis) operatur» et les *Auctoritates Aristotelis:* «Natura occulte operatur in pluribus» [23].

[20] Ibid., p. 145 note 3: «Cfr. P. Lombardus, *In I Sent.,* d. 8,8»: p. 121–122 on ne distingue pas le *Livre des causes* du *De causis et processu universitatis* d'Albert le Grand; p. 126, M. Weiler adopte la règle suivante: «Quant aux auteurs cités l'annotation ne donne pas – sauf quelques exceptions – la référence aux textes aristotéliciens ou porphyriens. Les autres citations sont vérifiées dans la mesure du possible».

[21] Juvenal, *Satires,* 6, 223: «Hic volo, sic iubeo, sit pro ratione voluntas». Dans ces mots: «tuos expendisti labores» (p. 128), il faut voir peut-être une réminiscence de Stace (bien connu des médiévaux), *Thébaïde,* 6,650: inspectant taciti expenduntque laborem Inachidae.

[22] Aristoteles, De gener. et corr., I 2, 316a 8–10; cf. J. Hamesse, Les Auctoritates Aristotelis, Louvain-Paris 1974, p. 167 n° 2. Nicole Oresme est l'auteur d'un ouvrage aujourd'hui connu sous le titre *Ad pauca respicientes,* qui reprend les premiers mots: «Ad pauca respicientes de facili enuntiant»; cf. Nicoles Oresme, «De proportionibus proportionum» and «Ad pauca respicientes», éd. E. Grant, Madison-Milwaukee-London 1966, p. 382–428. J. Gerson, épître *Jucundum est,* dans Œuvres complètes, éd. par Mgr Glorieux, vol. II, p. 32: «quia ad pauca aspiciunt faciliter enuntiantibus»; Contra curiositatem studentium, dans Œuvres complètes, vol. III, p. 240: «ad pauca aspicientes enuntiant de facili». Désormais je cite les Œuvres complètes de Gerson par O.C., avec l'indication du volume et des pages.

[23] Liber sex principiorum, 9 (Arist. Lat., I 6–7, p. 37,2); J. Hamesse, op. cit., p. 309 n° 4.

Revenons encore à la citation du *De intelligentiis* tant de fois mentionnée dans l'introduction à l'édition, mais non localisée. L'éditeur propose :

> Universale est principium et causa sciendi et sciencia nostra est a rebus. In hoc enim differunt sciencia nostra et sciencia divina, quia sciencia nostra causatur a rebus, sed sciencia divina causativa est rerum [24].

Il est bien difficile d'admettre que, pour écrire ces mots Jean de Maisonneuve ait eu recours au *De intelligentiis,* alors qu'il pouvait lire dans les *Auctoritates Aristotelis :* «Sciencia Dei causat res, sed nostra scientia causata est a rebus», l'opinion attribuée au commentaire d'Averroès sur le Livre XII de la *Métaphysique* [25]. Si l'éditeur est sûr, et il l'est, que Jean de Maisonneuve cite ici le *De intelligentiis,* c'est parce qu'il s'appuie sur le texte du W, rejeté et que je mets entre parenthèses :

> Universale est principium et causa sciendi et sciencia nostra est a rebus (ut recitat B. Augustinus, *De doctrina christiana.* Eciam dicit auctor *Memorialis difficilium rerum,* quod omnis sciencia vel est rerum causativa vel a rebus causata.) In hoc enim differunt sciencia nostra et sciencia divina... [26]

Dans le ms. W Jean de Maisonneuve indique deux sources. Mais, ce qui est plus intéressant encore, le texte du W rend cet ensemble plus cohérent car, d'abord il introduit le concept des deux sciences, et, ensuite seulement, il les différencie. L'*in hoc enim differunt* présuppose le texte rejeté dans les variantes.

Le cas n'est pas unique. Deux lignes avant le passage analysé, on lit :

> quia dicitur *Primo Posteriorum :* sciencie est causam rei cognoscere, propter quam est res, et quoniam illius est causa et non est *contingens* hoc aliter se habere [27].

Ce texte des Seconds Analytiques se lit aussi dans les *Auctoritates :* «Scire est causam rei cognoscere et quoniam illius est causa, et non *contingit* aliter se habere» [28], mais il diffère sensiblement du texte connu de Jean de Maisonneuve. La tradition manuscrite ne pose pratiquement aucun problème, car les mss. B et W ne diffèrent que par un seul mot : B

[24] A.G. Weiler, op. cit., p. 127.
[25] J. Hamesse, op. cit., p. 139 n° 291 : *locus non inventus.*
[26] A.G. Weiler, op. cit., p. 127 et note c. Voir supra note 8.
[27] Ibid., p. 126–127.
[28] J. Hamesse, op. cit., p. 311 n° 8 = Anal. Post., I 2, 71b 10–12.

a *contingens* accepté par l'éditeur, W a *contingere* rejeté. Or il se trouve que le *contingere* provient de la *translatio Jacobi* suivie ici par Jean de Maisonneuve : « cognoscere propter quam res est, quoniam illius causa est et non est *contingere* hoc aliter se habere » [29]. Sauf pour les premiers mots, la citation est littérale.

A la page 135 nous lisons :

> ut patet per Philosophum *Primo Priorum,* ubi negat istam consequenciam Aristomines : intelligibilis est, ergo ipse est.

Cependant, Aristomène n'est pas chez Aristote l'auteur de l'inférence mais le sujet de la proposition. Aristoteles dit « intelligibilis Aristomenes » ou « nam Aristomenes est intelligibilis Aristomenes » [30]. Il faut donc lire chez Jean de Maisonneuve : « ubi negat istam consequenciam : Aristomenes intelligibilis est, ergo ipse est. »

Dans les trois cas l'identification des sources aurait permis à l'éditeur d'améliorer son travail. Elle aurait aussi facilité le contact du lecteur avec le texte, aide d'autant plus appréciable que de nombreuses références données par Jean de Maisonneuve lui même sont fausses. Par exemple, page 127 : « Ex *Primo Phisicorum* habetur : sicut operacio facit scire formam, sic transmutacio materiam ». = *Auctoritates Aristotelis,* page 133 n° 216 et Averroès, *Metaph.* VIII, comm. 12 ; p. 137 : « sequitur primo falsitas istius dicti Philosophi *Primo Posteriorum* dicentis, quod sciencia est universalium per se inherencium », = *De anima,* II 5, 417b 22–23.

Un autre problème lié à l'identification des sources, et notamment des textes d'Aristote, est de savoir dans quelle mesure Jean de Maisonneuve a réellement consulté les auteurs cités. Professeur à la Faculté des arts, il travaille de mémoire et souvent sa version est identique à celle des *Auctoritates,* que l'auteur soit ou non mentionné. Car il faut bien le dire, Jean de Maisonneuve ne commente pas dans son ouvrage le Philosophe ; il s'en sert pour établir la « vérité péripatéticienne » selon les principes du Philosophe. Or ces principes ne sont rien d'autre que des « maximes » détachées de leur contexte et alléguées à la manière des paragraphes du code par les juristes. Sues par cœur, elles deviennent des proverbes, ce qui exige une attention constante de la part du lecteur. Voici un exemple :

[29] Arist. Lat., IV, p. 7,5–7.
[30] Aristote, Anal. Pr., I 33, 47b 15sqq (Arist. Lat., III, p. 74–75.

Sed universale est principium communicabilitatis et agnicionis intellectus, iuxta illud: universale est, dum intelligitur, singulare vero dum sentitur [31].

La maxime est puisée dans la mémoire ou dans les *Auctoritates* [32].

Le problème des sources dépasse, on le voit, la simple érudition. Dans le cas précis qui nous intéresse ici, l'identification des versions d'Aristote utilisées permettra de savoir si pour chacun de ses textes Jean de Maisonneuve se sert toujours de la même traduction ou s'il cite de mémoire et d'après plusieurs traductions. Elle permettra aussi de vérifier s'il préfère un commentaire au texte commenté. Ces différents éléments jetteront quelques lumières supplémentaires sur l'enseignement de Jean de Maisonneuve et plus généralement sur celui des autres artiens: Est-ce que au début du XVe siècle la Faculté des arts de Paris a encore enseigné Aristote dans le texte? Ou s'est-on contenté seulement, comme dans d'autres Facultés des arts, de lire des commentaires plus ou moins célèbres? Pour «son» commentaire de la *Métaphysique* Jean de Maisonneuve a choisi d'abréger et de récrire celui d'Albert le Grand, comme l'a fort bien montré M. Weiler [33].

Outre Aristote, Jean de Maisonneuve mentionne à plusieurs reprises le nom de Platon, puis il cite la *Paraphrasis Themistiana,* le *Livre des causes,* Avicenne, Averroès et quelques théologiens dont une fois Albert et une fois le Pseudo-Denys. Une analyse doctrinale les départagera dans la formation intellectuelle de Jean de Maisonneuve.

[31] A.G. Weiler, op. cit., p. 139.

[32] J. Hamesse, op. cit., p. 142 n° 27. A la p. 131 Jean de Maisonneuve cite de mémoire «Aristoteles *Primo Celi,* tractatus secundus, capitulum primum»; s'il s'était reporté au texte, il aurait remarqué que le «parvus error in principio...» qu'il allègue à la suite, se trouve au même endroit: il n'est pas nécessaire de renvoyer le lecteur au *De ente et essentia* de saint Thomas. Remarquons que dans plusieurs endroits Jean de Maisonneuve allègue le texte aristotélicien selon une division inhabituelle, en indiquant le livre, le traité et le chapitre; cf. par exemple p. 131–134. Cette division suit celle adoptée par Albert le Grand, mais la *translatio textus* chez les deux auteurs est différente. Est-ce la trace de ses propres commentaires où il aurait suivi simultanément la paraphrase d'Albert et une traduction inconnue d'Albert? Ou est-ce le fruit d'une lecture variée et d'une mémoire un peu «créatrice»? De toute manière c'est un problème qui doit être examiné à l'occasion d'une nouvelle édition critique.

[33] A.G. Weiler, op. cit., p. 120 et 153–154.

II

Nous avons constaté que Jean de Maisonneuve plaçait sa propre philosophie, la « vérité péripatéticienne », entre, d'un côté, l'école des nominalistes, qu'il appelle *moderni, terministae, nominales* ou encore *epicuri,* et, de l'autre, une école sans désignation dont les partisans ont posé l'universel, *res universalis,* hors de l'âme ; il s'agit donc de certains adeptes de la théorie des idées en Dieu. Au cours de son exposé, l'auteur du *De universali reali* les appelle quelquefois *platonici ;* parmi ces derniers il mentionne Jérôme de Prague [34].

Le nom de Jérôme de Prague a servi à M. Weiler pour dater le texte : « En ce qui concerne la date, dit-il, l'ouvrage a dû être écrit après la mort sur le bûcher de Jérôme de Prague, donc après le 30 mai 1416 parce que, au f. 2v, il est fait une allusion à *Hieronymus hereticus et sui sequaces ;* et sûrement pas plus tard que 1423–1426, période pendant laquelle Heymeric a composé son *Tractatus problematicus,* qui dépend... d'un texte de son maître Jean de Nova Domo, sur les universaux » [35]. Le texte en question n'est autre que le *De universali reali.* La seconde datation est trop large : Jean de Maisonneuve est mort avant le 2 juin 1418 à Paris [36]. Quant au *terminus post quem,* il nous faut rappeler que le Praguois séjourna à Paris entre 1404 et 1406. Maître à la Faculté des arts, il y fut le collègue de Jean de Maisonneuve, qui n'avait nul besoin d'attendre le concile de Constance pour constater l'« hérésie » de la doctrine de Jérôme. Dès 1406, celle-ci fut classée comme hérétique à Paris, et Jérôme pour ne pas abjurer fut obligé de s'enfuir : sa solution du problème des universaux constituait le grief principal porté contre lui. Il est donc plus sûr de dater le *De universali reali* entre 1406 et 1418 [37].

Sous la plume de Jean de Maisonneuve, la doctrine de Jérôme, ou de ses partisans, est devenue méconnaissable : simplifiée grossièrement,

[34] Voir supra, p. 4. Les *platonici* sont nommés à la p. 136 ; p. 137 : *universale platonicum ;* p. 141 : *scola platonicorum.*

[35] Ibid., p. 125.

[36] Auctarium Chart. Univer. Paris., II 254,4. A.L. Gabriel, ‹Via antiqua› and ‹via moderna› and the Migration of Paris Students and Masters to the German Universities in the Fifteenth Century, « Miscellanea mediaevalia », 9 (1974), p. 451 note 53 ; J.D. Cavigioli, Les écrits d'Heymericus de Campo (1395–1460) sur les œuvres d'Aristote, « Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie », 28 (1981), p. 298 note 16.

[37] Cf. Z. Kaluza, Le chancelier Gerson et Jérôme de Prague, « Archives d'Histoire doctrinale et litteraire du moyen âge », LI (1984), p. 81–85, 103–104.

elle correspond bien plus à cet adage des *Auctoritates : Gaudeant genera et species Platonis quoniam si sunt, monstra sunt* [38], qu'à la vraie pensée de Jérôme. Le bref résumé concocté dans le *De universali reali* n'est intéressant que si l'on veut évaluer l'impact à la Faculté des arts du combat de Gerson contre les *formalizantes,* ou si l'on recherche un témoin du niveau de l'enseignement à Paris, au début du XVe siècle. Mais puisque nous avons déjà traité du rapport Jean de Maisonneuve – Jérôme de Prague [39], tournons-nous à présent vers les «épicuriens».

Lorsqu'ils traitent du problème des universaux, les médiévaux en admettent généralement trois solutions qu'ils regroupent sous les rubriques: *universale ante rem,* l'universel séparé du singulier et hors de l'esprit; *universale in re,* l'universel dans l'être même du singulier; *universale post rem,* le concept abstrait des singuliers. La première solution, consacrée par une longue tradition, avant tout théologique, plaçait l'universel, ou les universaux, dans l'esprit divin, *in mente divina.* Dans les textes, elle est qualifiée de platonicienne, car selon saint Augustin, *LXXXIII Quaestiones,* q. 46: «C'est Platon qui est connu comme ayant

[38] J. Hamesse, op. cit., p. 317 n° 77. En reprenant sa polémique contre les platoniciens, Jean de Maisonneuve (op. cit., p. 136) fait allusion à ce texte: «Sequitur primo, secundum Philosophum *Primo Posteriorum,* quod universalia essent monstra ad demonstracionem inepta».

[39] Z. Kaluza, op. cit., p. 98–100, 104, 106. Outre l'endroit analysé dans cet article, voir ceux indiqués plus haut, note 34. Jean de Maisonneuve attribue aux platoniciens la doctrine des universaux existant en dehors des singuliers et hors de l'intellect divin; c'est cette version du «platonisme» qu'il appelle hérétique et qu'il attribue à Jérôme de Prague. Ou encore il ne «localise» pas l'universel platonicien: «In hac enim discertacione sive disputacione stetit Aristotiles contra Platonem in altioribus passibus tocius *Metaphisice,* in hoc enim videtur Plato ponere rem universalem extra singularia. Sed adverte, quod consimilem questionem huic movet Aristotiles *Septimo Metaphisice...*» (Weiler, p. 129; cf. aussi p. 136–137). Enfin, il identifie l'universel des platoniciens avec l'être idéal dans l'esprit de Dieu, pour ensuite rapprocher l'école platonicienne de celle des péripatéticiens: «Ex dictis patet universalia non esse corporalia, sed incorporales naturas. Primo sic: omne universale quadruplex habet esse, scilicet ydeale et in intellectu prime cause, cuius est quedam exemplaris species, quomodo loquitur de ipso Aristoteles *Septimo Metaphisice* (7, 1032b 11–16), cum dicit: domum ab extra fieri a domo ab intra, idest ydeale exemplo existente in mente practica artificis, et eandem dicit speciem esse seu quiditatem ydealem habitus et privacionis. (...) De universale primo modo locuta est scola platonicorum (...) Sed de hiis secundo modo perscrutata est scola peripateticorum, quorum princeps et dux fuit egregius Aristotiles, cuius perfectissima doctrina est in hac materia, et per consequens in omni materia sciendi, ex quo omnis sciencia est universalium, ut dicunt pariter platonici et peripatetici» (ibid., p. 140–141). Sa connaissance de la doctrine attribuée aux platoniciens n'est pas profonde et du fait qu'il a admis les idées, il ne s'éloigne pas trop du même «platonisme» qu'il a reproché à Jérôme de Prague.

donné leur nom aux idées »[40]. Ainsi Robert Grosseteste dira, dans son Commentaire de la *Physique,* que « Platon et Augustin ont considéré que la sagesse infinie et les raisons éternelles et infinies des choses existent dans l'esprit divin »[41]. La solution en soi innocente, posait cependant des difficultés dès lors qu'il fallait définir le statut ontologique de ces universaux-raisons éternelles et leur rapport avec l'être simple de Dieu. On aurait pu s'en apercevoir à l'occasion de l'affaire de Jérôme de Prague.

La deuxième solution se réclamait de l'autorité d'Aristote ou, plus exactement, elle se voulait péripatéticienne, ayant entendu que le nom de philosophie péripatéticienne, pris bien souvent dans l'acception que lui a donné dans ses nombreux écrits Albert le Grand, englobait une multitude de doctrines. Etaient donc péripatéticiens et les textes d'Aristote, et ceux des Arabes, et ceux d'Albert bien évidemment, et enfin certains textes purement néoplatoniciens, comme le *Livre des causes.*

La troisième solution était attribuée indistinctement à Guillaume d'Ockham, à Jean Buridan et à leurs disciples, tous ensemble appelés nominalistes, terministes ou épicuriens[42].

[40] Saint Augustin, Quaestiones LXXXIII, q. 46; Bibl. august., 10, Paris 1952, p. 123, traduction de J.A. Beckaert. Nous avons la même division tripartite dans le *Tractatus universalium* de Jean de Maisonneuve (G. Meersseman, Eine Schrift, p. 153): « Quamvis in genere loquendo universale non dicatur nisi tribus modis, scilicet ante rem, in re et post rem, tamen universale ante rem est duplex, scilicet ante rem tempore et natura, et ante rem natura et tempore ». Ceci correspond aux quatre modes d'être de l'universel dans le *De universali reali,* p. 140–142. Voir aussi G. Meersseman, Geschichte des Albertismus, II, p. 28–33, 72–73.

[41] Robert Grosseteste, Commentarius in VIII l. Physicorum Aristotelis, edidit R.C. Dales, Boulder, Col. 1963, p. 55; cf. id, Commentarius in Posteriorum Analyticorum libros, édité par P. Rossi, Firenze 1981, p. 139 sq. Seuls Gauthier Burley (Super Artem veterem, Venise 1497, f. a6 ra-rb) et François de Meyronnes (cf. P. Vignaux, De saint Anselme à Luther, Paris 1976, p. 270 sqq.) ont séparé la doctrine augustinienne des idées divines de la théorie des universaux.

[42] On connaît au XIVe siècle d'autres divisions, qui dérivent des nombreuses acceptions du mot polysémique *universale.* Ainsi Guillaume d'Ockham, Summa logicae, I 14 (éd. Ph. Boehner, G. Gál et S. Brown, St. Bonawenture 1974, p. 49,47–52): « Dicitur enim sol causa universalis quia est causa plurium, scilicet omnium istorum inferiorum generabilium. Dicitur autem causa particularis, quia est una causa et non plures causae. Sic intentio animae dicitur universalis, quia est signum praedicabile de pluribus... ». Jean Wyclif, Tractatus de universalibus, c. I (éd. I.J. Mueller, Oxford 1985, p. 15–16), propose une division tripartite: « Primo quod triplex est maneries universalium in genere. Primum est universale causatione, ut Deus est causa universalissima et post eum res universales creatae secundum ordinem, quo originantur a Deo. Secundum est universale communicatione, ut puta res communicata multis suppositis, ut natura humana et aliae naturae generales et specificae. Tertium est universale repraesentatione, ut signum priorum universalium, quae aequivoce dicuntur universalia, sicut homo pictus aequivoce

Cette division tripartite est assez répandue au début du XVe siècle. Elle est connue par exemple de l'humaniste Guillaume Euvrie, qui, maître à la Faculté des arts, l'évoque en 1403 dans une lettre adressée à Gerson :

> Te consulo, pater optime, quam sectabimur doctrine semitam? quem das modum adolescentibus? si a nobis Albertus eripitur, si prohibetur Oqam, si

dicitur homo»; cf. Logica, I, c. 2 (éd. M.H. Dziewicki, London 1893, vol. I, p. 8,2–4) et Summa de ente, I, tr. I, c. 4 (éd. S.H. Thomson, Oxford 1930, p. 54,27–55,4). Jean Buridan a deux «divisions»; la première rappelle celle de Guillaume d'Ockham, la seconde est quadripartite. Reprenons d'abord la première: «Respondendum est breviter, quod pluribus modis aliquid dicitur universale. Uno modo aliquid dicitur universale secundum causalitatem, scilicet quia causa est multorum. Et sic universalissimum in causando esset Deus, et consequenter intelligentie, et corpora celestia. Et isto modo statim concedendum esset, quod universalia sunt separata a singularibus generabilibus et corruptibilibus. Unde de ipsis dicebatur secundo huius (sc. *Metaphysicae*), quod maxime universalia sunt difficillima ad cognoscendum, quia sunt a sensu remotissima (*Met.*, I 2, 982a 23–25). Alio modo dicitur universale secundum predicationem vel significationem, quia de multis est predicabile et indifferenter significat multa et supponit pro multis. Et tunc significatum ipsi oppositum est terminus singularis seu discretus qui una impositione significativum vel representativum est unius tantum, ut Sortes et Plato. Et sic universale et singulare sunt termini mentales, vocales aut scripti» (*In Metaphysicam,* q. 15, Paris 1518, f. 50va; voir aussi q. 7, f. 7ra et *Quaestiones super VIII Physicae l.,* q. 7, Paris 1509, f. 7vb–8ra). La seconde se trouve dans les *Quaestiones super Isagogen Porphyrii* que je cite d'après M. Markowski, Problematyka uniwersaliów w polskich piętnastowiecznych pismach nominalistycznych, «Studia mediewistyczne», 12 (1970), p. 75 note 6: «Circa questionem nota, quod universale pro tunc hic sufficienter capitur quatuor ‹modis›. Uno modo pro signo, quod reddit proposicionem universalem et sic illa signa: omnis, nullus, quodlibet sunt signa universalia. Secundo modo universale capitur pro proposicione universali in qua subicitur terminus communis signo universali determinatus. Tercio modo capitur pro illo quod est causa multorum; et sic dicimus quod Deus est universalissimus, quia ipse plurimorum est causa, et sic eciam dicimus celum et intelligencias esse causas universales. Quarto modo universale dicitur terminus qui de forma sue imposicionis, si est vocalis vel scriptus, est de pluribus predicabilis vel aptus representari plura. Et illi universali opponitur singulare...» Il est évident que tous ces auteurs, à l'exception de Wyclif, distinguent les significations du mot en délimitant ainsi le champ de leurs investigations et que cette distinction ne s'identifie donc aucunement à leur «théorie des universaux». Cependant, M. Markowski ne l'entend pas ainsi en englobant le tout dans la doctrine buridanienne, même le lieu commun sur la Cause universelle. D'ailleurs, il a mal compris le texte analysé dans son article cité supra. – Les divisions dont on vient de parler furent certainement connues de Jean de Maisonneuve car il mentionne une fois l'*universale in causando* et l'*universale in essendo* (A.G. Weiler, op. cit., p. 137). Toutefois sa propre division ne s'inspire pas de celle-là; il traite de l'*universale ideale,* de l'*universale intellectuale et formale* (autrement dit deux modes de l'*universale ante rem*), de l'*universale formale et formatum* et de l'*universale in intellectu abstrahente* (ibid., p. 140–141; voir supra, note 40), c'est-à-dire: l'idée, le flux apte à donner l'être, l'universel réalisé dans les singuliers et le concept. Cette division vient de saint Albert, cf. A. de Libera, Théorie des universaux et réalisme logique chez Albert le Grand, «Revue des Sciences philosophiques et théologiques», 65 (1981), p. 61sqq.

formalizancium secta uelud offendens a plerisque tuorum contempnitur, quis nobis doctor relinquitur ymitandus? Scientiarum lumina sicut nec solem propriis rotatum uehiculis sine medio conspicere non possumus. Aliquem igitur habeamus triplicis nobis philosophie abdita sine periculo reserentem? [43]

Guillaume Euvrie distingue ainsi trois écoles: péripatéticienne avec, à sa tête, Albert le Grand dont l'autorité est revendiquée surtout par Jean de Maisonneuve et ses disciples; nominaliste, placée sous le patronnage de Guillaume d'Ockham; et, enfin, celle des *formalizantes* qui, au témoignage de Gerson, suivaient la doctrine de Platon. La confusion d'Euvrie est un peu rhétorique, la lettre ayant aussi pour but de montrer ce que son auteur a déjà appris, et avant tout de rétablir l'autorité de Jean Buridan rejetée par plusieurs membres de la Faculté des arts. En tout cas, elle ne lui a pas fait échapper une donnée universitaire, la division des écoles philosophiques, dont il fait l'historique:

Tres enim fuerunt secte quas preclari fama nominis ad usque nostra tempora detulit. Prima dicunt formalizancium quam a Platone dehinc ab Augustino deriuatam uolunt. Nominalium alteram pene omnium differentias ad humanas concepciones transferentem, huius ut opinor, quia multis fuit intermissa temporibus, auctor primus ignoratur, quamquam ab Epicuris eam ipsam ortam predicent atque profectam. Secta uero tercia inter prescriptas mediat et ab Aristotele incepta per Alexandrum, Iohannem Grecum, Alpharabium, Themistium, Auicennam, Aueroym, Boecium, Albertum, sanctum Thomam ceterosque perypateticos acerrimis laboribus atque continuis nostre fuit etati tradita. Quoniam igitur modo in tanta doctrinarum uarietate pubescens etas eliget? [44]

Une division identique est présente dans le *De universali reali*. La lettre apporte donc la preuve qu'elle était d'actualité à Paris au début du XVe. Le terme technique de *«formalizantes»*, typiquement gersonien, le nom de Guillaume d'Ockham, celui de Buridan qui va bientôt appa-

[43] E. Pellegrin, Un humaniste du temps de Charles VI: Guillaume Euvrie, «Institut de Recherche et d'Histoire des Textes – Bulletin», 15 (1967–1968), p. 9–28; texte cité p. 17. A propos de la «triplex philosophia», Mlle Pellegrin note: «Vraisemblablement allusion à la division «platonicienne» de la philosophie en *Physica, Ethica* et *Logica*» (l. cit., note 1). Jean Gerson confirme cette division: «Conceptus complexi formantur in utero rationalis animae nobilius et generosius per semen fidei... quam per semen solum philosophiae triplicis: naturalis, rationalis et moralis»; Centiloquium de conceptibus, O.C., IX, p. 510.

[44] E. Pellegrin, l. cit.

raître, le confirment. Quant aux «épicuriens», nous sommes en présence du plus ancien document affirmant les liens entre le nominalisme et Epicure. Nous verrons plus loin les raisons de cette affirmation. Pour l'instant, regardons de plus près ces «épicuriens» modernes, et avant tout leur situation à l'Université.

Le choix du jeune maître ès arts fut difficile. On lui aurait proposé peut-être de suivre Buridan, mais il se l'interdit: sans un conseil mûr il n'ira pas philosopher dans cette école; d'ailleurs d'autres, jugés favorablement par Gerson, l'ont déjà abandonnée. Comment, du reste, comparer les plus célèbres des nominalistes avec les grands théologiens de l'école péripatéticienne? Guillaume Euvrie est certain que le chancelier n'approuvera pas ce choix, lui préférant la voie médiane:

> Cur, dicet quispiam, Buridanum illum clarum securum non acceptas? profecto non, nisi grauissimo consilio nixus, auderem. Nam uideo uiros eruditissimos qui, eciam tuo iudicio probati lucent, eius doctrinam penitus relinquisse. Intelligo doctores qui hiis nominalium sentenciis a puero fundati sunt, non eque aliis existimari nec a tantos theologicarum ueritatum apices conscendisse. Quis enim Gregorium, Adam aut de Huita Gandensi, Sancto Thome, Scoto uel domino Bonaventure compararet? Equidem qualis sophiste ad realem comparacio putaretur? Sed obsecro, ... nonne his doctrinis intellectus magni Dyonisii, subtilitas Boecii, Augustini profunditas mihi claudetur? Scio confestim grauiter affirmabis hanc uiam esse securam, illas autem periculosas [45].

Nous ne connaissons pas ces brillants docteurs qui ont abandonné la doctrine nominaliste; un cas au moins d'une telle volteface doctrinale doit être bien connu pour être seulement évoqué dans la lettre. En revanche, nous savons bien que la pensée de Guillaume rejoint celle de Gerson par la comparaison des docteurs modernes et anciens, et de ce point de vue l'exemple de Bonaventure – le plus grand des théologiens selon le chancelier – est significatif. Guillaume craint que le nominalisme – les sophistes – ne lui interdise l'accès aux textes bien plus appréciables. Il connaît d'ailleurs la préférence de Gerson: «Tu diras avec autorité que cette voie-ci est sûre et que les autres sont dangereuses». Il savait, à coup sûr, que, dès 1400, Gerson a conseillé aux jeunes étudiants en théologie le commentaire des Sentences de Thomas, de Bonaventure, de Durand et les *Quodlibeta* de Henri de Gand en reprochant aux modernes de mêler la physique, la métaphysique et avant tout

[45] L. cit.

la logique à la théologie [46]. La *secta tertia* de Guillaume Euvrie rejoint par ce biais le *tritum iter* du chancelier [47]. Mais le problème central de la lettre, problème à la fois personnel pour Euvrie et institutionnel pour la Faculté, c'est celui de Jean de Buridan, maître contesté.

Le nominalisme étant ce qu'il est, la rhétorique en appelle à la morale et permet à Euvrie d'échapper à l'école péripatéticienne. Il n'existe pas, dit-il, de finesse d'esprit sans obstacle et d'obstacle sans péril. Cependant, nous avons la lumière de la raison et de la foi pour rassembler les vérités qui se trouvent et chez les nominalistes et chez leurs adversaires : *utriusque partis ueritates colligere*. En effet, si le danger est partout, pourquoi se réfugier par exemple auprès de Buridan, comme s'il était un protecteur sûr. Au contraire, il faut se tourner vers la vertu, régulatrice de la raison, car si seulement nous commençons à mener nos affaires en étant animés par les vertus, nous serons partout en sécurité, et le port tranquille sera en tout lieu. Les petites offenses une fois rejetées, notre esprit trouvera facilement son profit [48]. Le regard fixé sur la vertu, la main tendue vers les adversaires, Guillaume Euvrie n'oublie pas pour autant de rappeler quelques-unes de leurs imputations :

> Cum igitur, ut aiunt, Buridanus, sicud et alii, pleraque dampnande temeritatis suis libris immiscuerit, quae philosophica licencia putauit esse proferenda, non minori discrimine ipsius quam aliorum doctrina nos erudiret. Sed quid dicunt pleraque dampnande temeritatis, micius dicam et nonnulla periculose falsitatis, que suis dicunt doctrinis inseruisse, leuiter asserta uocabo, atque illud primum quo infidelitas ceteris scriptoribus ascribitur miringam non mouet. Nam dum ipsi philosophos explanarunt, sicut philosophi locuti sunt, quod eciam nobis palam licere confirmant plurimi, dum tamen nos esse christianos semper intelligamus. Taceo nunc quod Buridanum fuisse philosophum negant. Non dicam suam metaphysicam pro logica

[46] JEAN GERSON, épître *Jucundum est,* O.C., II, p. 33. Voir aussi Contra curiositatem studentium, leçon II, cons. 3 et 4, O.C., III, p. 239–240.

[47] *Jucundum est,* p. 32. Cette voie moyenne c'est tout le programme de la réforme gersonienne.

[48] E. PELLEGRIN, op. cit., p. 17 : « Non est, pater, subtilitas sine difficultate, nec sine periculo difficultas, data porro nobis sunt rationis fideique lumina quibus utriusque partis ueritates colligere studemus, quod si ubique latent pericula, cur ad Buridanum tanquam ad securum presidium confugiam ? Pocius ad uirtutem regulandam animam conferamus. Nam ubique portus, ubique securitas si uirtutum omnium caterua circumcepti cursum in humanis duceremus ; facile namque, repudiatis offendiculis, animus noster profutura colligeret. Sed dum mortalitatis hominum innabilis unda nos alligat, ad illam incontaminatam lucem non possumus ascendere ».

reputari, nec ad eius uitam me diuertam que ita sibi aliud agenti de manibus erepta est ut minima pars totam philosophiam ad logicam translaturo deuoraretur [49]. Nam pro tot laboribus ab eo, nobis iuuenibus, impartitis, magna gratia est habenda, nec forsan ingrati aut inuisi sibi uideamur, omitto personalia et alia sepe linguis hominum seuerius celebrata quia mihi non aduersus hominem constituta est oratio, sed humilis paternaque consultatio... [50]

Texte bien curieux et tout en allusions ! Le jeune humaniste revendique l'intégralité de la philosophie et l'autorité de Buridan. Contre qui ? Evidemment contre les tenants des deux autres *viae* et comme nous ne savons littéralement rien sur les *formalizantes* de ces années-là, nous pensons contre les «péripatéticiens» de la Faculté des arts principalement. Les livres du philosophe, sa doctrine, sa personne même, sont alors objet d'un dénigrement systématique. On reproche à Buridan d'avoir accumulé dans ses écrits de blâmables étourderies et dans sa doctrine de dangereux mensonges. On lui dénie également le titre de philosophe. Enfin, on manipule ses ouvrages en les considérant tous comme des textes de logique. Il n'est d'ailleurs pas le seul visé, car à côté de lui il y a un certain nombre d'autres auteurs, assurément nominalistes : *Buridanus sicut et alii.* C'est pourquoi s'instruire dans la doctrine de Buridan ou étudier celle de ceux qui ont commis des fautes pareilles aux siennes, est d'un égal péril. Animé par le désir, sincère sans doute, de ramener la critique à de plus justes proportions, et au nom de son appel à une action vertueuse, Euvrie remarque que certaines erreurs dangereuses sont des assertions maladroites à attribuer en partie aux scribes des livres. Les maîtres attaqués expliquaient fidèlement les textes des philosophes païens, ce qui est toujours licite, pourvu que l'on se considère comme chrétien. Il semble donc que la critique a porté sur la fidélité témoignée, d'une part, aux auteurs commentés, principalement à Aristote enseigné à la Faculté, et de l'autre, à la foi chrétienne. Les affirmations jugées fausses ou téméraires étaient donc probablement celles qui chez Aristote contredisaient la foi sans être immédiatement réfutées par les commentateurs. Il se peut également que certains maîtres vou-

[49] Pellegrin lit *denotaretur ?*. Je ne comprends pas bien cette phrase.

[50] Ibid., p. 17–18. La *myringa,* au figuré, signifie certainement la tête, l'esprit ; au propre, elle signifie la membrane enveloppant le cerveau ; cf. C.F. Du Cange, Glossarium, s.v. et Maurus of Salerno, Commentarius in l. Prognosticorum, éd. M.H. Saffron, Philadelphia 1972, p. 35, § 19 (Transactions of the American Philosohical Society, N.S., vol. 62, part 1). Une autre forme de ce mot est *mininga.*

laient qu'on enseigne Aristote d'après ses grands commentateurs chrétiens du XIIIe siècle. Ainsi on peut admettre que la critique doctrinale du « nominalisme », et plus précisément du buridanisme, était d'inspiration religieuse ou du moins voulait passer pour animée par un souci de foi. Car là où tous les coups sont permis, il est difficile de distinguer le vrai du faux semblant.

A elle seule, cette critique aurait bien pu remplir un gros volume, mais dans le monde où l'autorité du savant doit être confirmée par sa vie exemplaire, il reste précisément la vie de Buridan. Guillaume Euvrie nous laisse entendre qu'elle n'a pas échappé à la critique : *nec ad eius uitam me diuertam ; omitto personalia et alia sepe linguis hominum seuerius celebrata.* Il veut passer sous silence certains faits de la vie de Buridan soulevés par les adversaires de ce dernier et qui nous échappent complètement. Euvrie dit : « A présent, qu'ils nient que Buridan fut un philosophe, je me tais ; je ne dirai pas qu'il faut tenir sa métaphysique pour de la logique ; je ne me tournerai pas non plus vers sa vie qui lui fut arrachée alors qu'il faisait autre chose... je laisse de côté ses affaires personnelles et autres, souvent divulguées avec sévérité par les mauvaises langues ». Rien n'est clair dans ce passage. Nous ne savons pas ce que signifie la remarque *sibi aliter agenti ;* Euvrie veut-il dire que la mort a surpris Buridan non préparé ? Ou qu'au moment de sa mort le philosophe fut occupé à une autre chose qu'à la philosophie ? Si sa mort fut inattendue *(vita sibi de manibus erepta est),* le sort de ses écrits semble mieux assuré. Si le *translaturus* est ici l'instrument de la destruction, il ne peut exercer son entreprise que sur la plus petite partie de la philosophie de Buridan, celle probablement qui se laissera réduire à la logique.

Nous sommes donc placés devant la légende de Buridan, cette « légende qui a fait tort à l'homme » [51], et devant l'attaque violente et fourbe du philosophe par une nouvelle génération des maîtres parisiens. De la légende nous connaissons deux historiettes : l'une est celle qui raconte son aventure avec la reine Jeanne de Navarre ; l'autre, transmise en 1406 par Henri Kalkar, est celle de sa rivalité amoureuse avec Pierre Roger, le futur pape Clément VI [52]. Ces dires, et assurément d'autres encore que l'histoire ne nous a pas conservés, sont ainsi pris au sérieux et servent à

[51] E. Feral, Jean Buridan maître ès arts de l'Université de Paris, « Histoire littéraire de la France », XXVIII (1950), p. 462 (extrait : p. 1).

[52] Ibid., p. 474–475 et 480–486 (extrait : p. 15–16 et 21–27) ; le texte cité à la p. 488 (= 29) n'est pas de Marsile d'Inghen : mort en 1396, il ne pouvait pas connaître Nicolas de Cuse ni Gabriel Biel.

détruire la renommée du philosophe. Pourtant, nous n'avons aucune preuve que ces potins soient à l'origine du sobriquet « épicurien » accollé aux nominalistes.

La critique doctrinale, telle qu'elle ressort de la lettre d'Euvrie, et à condition que nous l'avons bien comprise, se résume en deux points. Premièrement, il existe chez les adversaires de Buridan une forte tendance à réduire toute sa philosophie à la logique, soit en éliminant ou en oubliant ses nombreux commentaires des écrits non logiques d'Aristote, soit en les considérant comme des œuvres *du* logicien par excellence, donc du sophiste. Le mot est tombé : même Grégoire de Rimini, Adame Wodeham et Henri Totting d'Oyta sont des sophistes, donc ceux qui ramènent tout *ad humanas conceptiones*. De là à estimer que Buridan n'est pas philosophe, il n'y a qu'un pas. Ce pas a été franchi ; Euvrie le confirme. Deuxièmement, on reproche à Buridan des erreurs doctrinales. Malheureusement, nous ne connaissons aucune thèse, aucun énoncé précis mis en question par les antiburidaniens ; nous pouvons seulement supputer qu'apparemment il s'agit d'une opposition entre des thèses philosophiques de Buridan et la foi chrétienne. Mais aucune autre source ne confirme une telle déviation chez le philosophe ; par contre, en 1400 Jean Gerson l'appelle *vir qui multa vidit, legit atque conscripsit* et allègue son Ethique, dont il fera par ailleurs usage. Soucieux d'orthodoxie, il ne soupçonnera jamais celle de Buridan. Il n'y a cependant aucune raison pour émettre des doutes sur le propos de Guillaume Euvrie, avec cette restriction toutefois que nous ne suivons plus des discussions philosophiques ou théologiques mais la lutte des écoles : attaquer l'orthodoxie, coller un sobriquet, tirer argument de la vie privée ou de racontars, sont des malveillances pratiquées. A la même époque Jean de Maisonneuve invoque contre les nominalistes l'autorité de saint Anselme et celle de l'Article parisien en prétendant qu'ils contredisent tous les grands et saints docteurs :

> In quibus quidem responsionibus, heu, multum dolendum est, quoniam contradicunt viris sanctis, doctissimis, solemnissimis et expertissimis, scilicet Augustino, sancto Thome, Aristotili, Alberto, Scoto, qui omnes ponunt universalia realia et predicamenta encia distincta, ut patet clare in processibus eorum loycalibus, phisicalibus, metaphisicalibus et theoloycalibus. Quibus eciam potest dici cum Aristotile... [53]

[53] A.G. Weiler, op. cit., p. 133–134 ; cf. aussi p. 128. Pour mieux comprendre la situation de la philosophie de Buridan à la Faculté des arts vers 1400, il faut nécessairement examiner les textes de quelques buridanistes de l'époque. Dans son *Expositio* du

Vus, comme les voit Jean de Maisonneuve, les nominalistes sont-ils encore de bons chrétiens ? La « mauvaise vie » de Buridan ne va-t-elle de pair avec sa doctrine ?

En fait, il est certain qu'une partie au moins de cette critique émane du cercle réaliste, et plus particulièrement de l'esprit combatif et quelque peu simpliste de Jean de Maisonneuve. Remarquons tout d'abord qu'au début de sa lettre Euvrie place Albert le Grand à la tête d'une des trois écoles. Les partisans d'Albert sont donc déjà installés à la Faculté. Notons aussi que les « nominalistes », et plus spécialement les buridanistes, sont déjà designés par le sobriquet d'« épicurien ». Or nous savons que Jean de Maisonneuve a eu couramment recours à ce qualificatif dans ses polémiques contre Buridan et son école à Paris, et qu'il a lui-même posé Epicure en protoplaste des nominalistes ; nous en parlerons dans un instant. Dans son *De universali reali* Jean de Maisonneuve prétend que les nominalistes – Jean Buridan et Marsile d'Inghen qu'il nomme – n'enseignent pas la vraie philosophie aristotélicienne : *dicentes taliter non sunt professores peripatetice veritatis, cuius archidoctor et princeps fuit Aristoteles, sed sunt epicuri litterales* [54]. Pour son imagination baroque habitée par les *archidoctores,* les *viri expertissimi, solemnissimi, sanctissimi,* les commentairs de Buridan sur Aristote sont sans aucune valeur. Pourrait-on le dire plus nettement ? Enfin, par une autre source, nous apprenons

Compendium totius logicae de Jean Buridan (Venise 1499 ; réimpression Frankfurt a.M. 1965), Jean Dorp polémique souvent, notamment dans le Traité II : *De praedicabilibus,* contre une autre *via,* mais les problèmes discutés n'ont pas leurs correspondants dans le *De universali reali.* On y trouve toutefois une discrète défense de l'orthodoxie de Buridan confirmant les dires d'Euvrie et les attaques de quelques adversaires (f. e3 ra, va) : « Tertio notandum est circa exemplum actoris unde actor exemplificat de differentia conuertibili cum specie specialissima credens eam esse conuertibilem cum specie subalterna, dicens vt rationale predicatur de deo et homine et in quale, qui differunt specie. Sed illud exemplum non est verum, quia ly rationale non est conuertibile cum specie subalterna, imo est differentia conuertibilis cum specie specialissima, scilicet cum ly homo, quia omnis homo est rationalis et omne rationale est homo. Sed ad auctorem qui hoc exemplum ponit dicendum est quod actor insequebatur modum loquendi Porphirij, qui imaginabatur plures esse deos, et illos esse animalia rationalia sicut et nos sumus ; ergo dicitur quod rationale est differentia conuertibilis cum specie subalterna, quia Porphirius ibi loquitur secundum modum loquendi saracenorum qui imaginantur plures esse deos. Ideo non est tenendus in hoc, imo ex fide habemus credere unum esse deum ». (...) « Sed peteret aliquis, quid est dicendum ad Porphyrium qui posuit illum terminum homo esse speciem huius termini animal rationale ? Respondetur quod Porphirius erat de secta Saracenorum qui ponunt plures esse deos et ipsos esse animalia, sicut et nos sumus. Sed illud non est verum quia tantum est unus deus qui non est animal rationale, saltem eodem modo sicut nos sumus ».

[54] A.G. Weiler, op. cit., p. 137 ; voir plus bas, p. 27.

que Jean de Maisonneuve a combattu la doctrine de Buridan pendant seize ans [55]. Confrontés, la lettre de Guillaume Euvrie et le *De universali reali* confirment la lutte acharnée des «albertistes» contre les «nominalistes» dès le début du XVe siècle. Il est donc permis de considérer le fondateur du courant «albertiste» comme un des critiques de Buridan visés par Guillaume Euvrie, certainement l'un de ceux qui ont impétueusement participé à la destruction du buridanisme parisien. Les derniers buridanistes d'une envergure certaine, Gilles Jutfaes, Jean Dorp et Laurent de Lindores, ont cessé leur activité à la Faculté des arts respectivement en 1401, 1403 et 1404 [56].

Au début du XVe siècle, deux surnoms moqueurs furent donnés aux nominalistes et aux logiciens: *terministae* et *epicuri*. Le premier a rapi-

[55] Le fameux mémoire des nominalistes adressé en 1474 à Louis XI place cette lutte après 1407: «post occisionem Ducis Aurelianensis»; cf. F. Ehrle, Der Sentenzenkommentar Peters von Candia, Münster 1925, p. 324–325; G. Meersseman, Geschichte des Albertismus, I, p. 12sq.; W. Seńko, Charakterystyka albertyzmu, p. 185, croit que les albertistes sont actifs à Paris déjà en 1400. Heimeric de Campo dans son *Invectiva* (G. Meersseman, ibid., II, p. 117, 5–10) affirme que Jean de Maisonneuve combattit les scotistes et les nominalistes durant seize ans: «Itaque primo idem tractatus (sc. *Tractatus problematicus*) has infrascriptas contra praememoratos terministas modernos seu, ut utar solito magistri mei Joannis de Nova Domo, primi parisiensis doctrinae Alberti, post iuge suae variae in doctrina (doctrinae *éd.*) Scoti et sequacium eiusdem formalistarum doctrinaque (doctrinaeque *éd.*) Buridani et suorum (suarum *éd.*) sequacium terministarum per annos (anno *éd.*) sedecim, sicut ex ore eius concepi, ‹altercationis?› exercitium, resuscitatoris (-tionis *éd.*), loquendi modo, epicureos nominales proponit quaestiones». M. J.D. Cavigioli, op.cit., p. 298 note 17, suppose que «'primus' peut signifier le premier albertiste, initiateur du mouvement, ou simplement le premier *parmi* les albertistes parisiens de ce temps-là». Cette interprétation est fondée sur le texte mal édité, elle est donc inexacte. M. Cavigioli lit: «primus parisiensis doctrinae Alberti», alors que la correction s'impose: «primi parisiensis doctrinae Alberti... resuscitatoris»; cf. G. Meersseman, Geschichte des Albertismus, I, p. 21: «Über den Resuscitator der Lehre Alberts des Grossen», bien qu'à la p. 19 on a: *resuscitationis*. A la p. 299 et note 18 de son article, M. Cavigioli affirme que Jean de Maisonneuve «lutta dès 1402 contre toutes les tendances philosophiques». Il explique cette date par le même texte de Heimeric de Campo: «comme l'on sait maintenant que Jean est mort en 1418», et parce que la lutte dura seize ans, «celle-ci débuta donc *au plus tard* en 1402». Je pense donc avec M. Seńko qu'en 1400 Jean de Maisonneuve était déjà membre actif de la Faculté des arts.

[56] Gilles Jutfaes, enseignant depuis 1381, est encore à la Faculté en 1401; cf. Auctarium Chart. Univer. Paris., I, p. 823,37. Laurent de Lindores a quitté Paris en 1404 et Jean Dorp un an auparavant. Tous les trois ont appartenu à la nation anglo-allemande qui cultivait principalement le buridanisme à Paris. Jean Dorp et Laurent de Lindores furent tous les deux disciples du maître Gilles; cf. ibid., p. 673,25–26; 675,48–676,2; 676,6–8; 677,16. Concernant le maître Laurent, voir M. Markowski, op. cit., p. 86–91 (nombreux textes mais l'interprétation superficielle et quelquefois incorrecte); Z. Włodek, Wawrzyniec z Lindores – życie, dzieła i poglądy, «Studia mediewistyczne», 19 (1978), p. 95–108 (littérature, liste des écrits authentiques et attribués, manuscrits; le paragraphe sur les universaux dépend en partie de Markowski). – Dans la dernière décennie du XIVe siècle,

dement perdu son sens péjoratif et fonctionne aujourd'hui comme synonyme soit des « nominalistes », soit des « buridanistes », soit enfin des « ockhamistes » [57]. La charge ironique du mot est confirmée en 1402 par Jean Gerson, dans sa seconde leçon *Contra curiositatem studentium,* où il écrit des scotistes de son temps :

> Deus sancte, quot ibi prioritates, quot instantia, quot signa, quot modeitates, quot rationes aliqui ultra Scotum condistinguunt ; jam mille codices talibus impleti sunt, adeo ut longa aetas hominum eos vix sufficit legere ne dicam intelligere. Quis enim inintelligibilia et falsa et sibi dissona unquam intelligat, qualia haec sunt si non nobiscum tandem conveniunt. Ita quidem contentiosi dum logicos culpant, vocantes eos qui secum non sentiunt,

on copie des textes de Buridan au Collège de Dormans-Beauvais, cf. E. Pellegrin, La bibliothèque de l'ancien Collège de Dormans-Beauvais à Paris, « Bulletin philologique et historique », 1944–1945, p. 123–125, 129, 141. Sur le rapport Gerson – Buridan, voir Z. Kaluza, op. cit., p. 108 sqq.

[57] Cf. A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris 1976, p. 1121–1122. A. Ghisalberti, Giovanni Buridano della metafisica alla fisica, Milano 1975, p. 222–226, parle du terminisme de Buridan en opposant le 'terminisme' au 'nominalisme'. W.J. Courtenay, Nominalism and Late Medieval Religion, dans The Pursuit of Holiness in Late Medieval and Renaissance Religion, edited by Ch. Trinkaus with H.A. Oberman, Leiden 1974, p. 52, écrit : « ... the words *terministae* and *via moderna* are fifteenth century in origin and concern logic, not epistemology, metaphysics, or theology » ; et H.A. Oberman, Masters of the Reformation, Cambridge 1981, p. 95 : « The nominalist reliance on specifically tailored terminology had often attracted the wrath of the *via antiqua* and had been the main cause of the Paris condemnations. This reliance on terminological advances, which prompted the introduction of the label 'terminista', first as an insult and then as a proud selfdesignation, led to a clarification of scholarly language within the *Artes* and was used to tame the otherwise uncontrollable metaphysical speculation in the field of dogmatics ». Il semble cependant que, dans tous les textes examinés ici, il s'agit d'une autre chose que la confiance en la terminologie technique. Deux points sont à souligner. Premièrement, le mot 'terminista' apparaît presque exclusivement dans les discussions sur les universaux ; on reproche alors aux 'terministae' leur non-réalisme, autrement dit leur refus de toute discussion sur l'*universale ante rem* ou celui *in re.* M. Courtenay a donc raison : au début du XVe siècle le mot ne concerne ni la métaphysique, ni l'épistémologie, ni la théologie, parce que, en se tenant aux prédicables, les 'terministae' ont exclu toute autre considération. Secondement, la lecture de Buridan ou de Dorp permet de voir assez facilement que tout ce que, en matière des prédicables et des prédicaments, est habituellement défini par les philosophes de la *via antiqua* comme *res* ou *res significata,* l'est, par ces deux philosophes-là, comme *terminus significans, supponens, qui praedicatur.* Ainsi, s'ils marquent la différence entre la première intention et la seconde, c'est pour ne s'occuper que de cette dernière. Le mot 'terminista' désigne donc avec précision le contenu des traités de la logique provenant de l'école buridanienne et c'est pour cette raison justement qu'il a été plus tard repris à leur compte par les nominalistes de tout bord. Confirmé en 1402, le mot fut inventé probablement à la fin du XIVe siècle. Il a perdu son sens péjoratif dans la seconde moitié du XVe siècle.

terministas, ipsi longe grandiorem terminorum congeriem multiplicare compelluntur [58].

Et en 1426, dans le *De modis significandi:*

Conquisitores veritatis nostri temporis in theologia sub specie subtilitatis et titulo metaphysicae, magnam nimis induxerunt confusionem dum omissa communi logica, quam Aristoteles et alii consequenter tradiderant et servabant, ipsi novos sibi terminos assumpserunt, aut forte per ignorantiam logicae aut per negligentiam et contemptum, aut quia voluerunt sibi facere nomen ex inventione novitatum dum repugnantes eis vocant *rudes et terministas nec reales in metaphysica,* quasi sine terminis loqui possint [59].

Il semble donc que le sobriquet ait été inventé par les scotistes ou plus précisément par les *formalizantes* dont Gerson parle dans les deux textes. C'est pourquoi il oppose quelquefois les *formalizantes* aux *terministae:*

Quae consideratio clavis est ad concordiam formalizantium cum terministis si perspicaciter nec proterve videatur [60];
utrum vero metaphysica contentetur in suis explicationibus grammatica et logica, vel si latius accipit ens sub diversis analogiis, non est hic nostrum inter formalistas et terministas tantam componere litem, quae profecto saepe procedit ex aequivocatione quid nominis... [61]

Aux yeux des *formalizantes* le mot *terminista* désigne donc un logicien, collectionneur des termes, qui n'aboutit nulle part et qui n'envisage pas la réalité des choses. Mais il s'agit peut-être également de ceux qui appliquent le «rasoir d'Ockham» aux instances, signes, modéités et raisons des *formalizantes.* Toutefois, selon Gerson, leur logique appartient à ce fond commun d'origine aristotélicienne qu'il appelle *communis logica* et que les inventions des *formalizantes* outrepassent.

Jean de Maisonneuve pense que les terministes argumentent de manière simpliste et enfantine, mais qu'en même temps ils raisonnent en sophistes:

Ad has dubitaciones vere difficiles plures terministe modo satis facili ac puerili nituntur respondere pocius falsa Empoidoclis et quorundam platonicorum... dicta racionibus communibus et sophisticis defensantes [62].

[58] Jean Gerson, O.C., III, p. 242.
[59] Ibid., IX, p. 629.
[60] Ibid., p. 632.
[61] Ibid., p. 516–517.
[62] A.G. Weiler, op. cit., 132; le contexte renvoie aux deux premiers chapitres du *De generatione et corruptione.*

Bien que les termes ne soient que des signes conventionnels, les terministes ont réduit la théorie des universaux aux seuls termes :

> Dicunt eciam solum terminos conceptus esse universalia et non res etc. Et tamen dicunt quosdam terminos esse scripturas et figuras, et illas scripturas quasdam esse lapides, sicut terminos scriptos in lapide... que sunt encia realia. Similiter dicunt solum quinque esse universalia, quia solum sunt quinque termini, et tamen infinita esse universalia et ea omnia esse terminos. Iam patet, quomodo sibi ipsis clare contradicunt, et quia semper dicunt de terminis, qui pure ad placitum sunt... ideoque omnia sine racione affirmant [63].

Autrement dit, en construisant des *figmenta* contradictoires, les terministes ne s'occupent que des mots. Leur doctrine est jugée sans valeur parce qu'elle est fondée sur le langage *(termini ad placitum)* et non sur la solide indifférence des choses.

Telles sont les connotations du mot *terminista* au début du XVe siècle.

L'on sait depuis les travaux de G.G. Meersseman sur Jean de Maisonneuve que ce dernier a donné aux nominalistes le surnom d'épicuriens. Heimeric de Campo, disciple de Jean, l'a confirmé dans son *Invectiva :*

> Itaque primo idem tractatus (= *Tractatus problematicus* de Heimeric) has infrascriptas contra praememoratos terministas modernos seu, ut utar stilo magistri mei Joannis de Nova Domo, ... *epicureos nominales,* proponuit quaestiones [64].

Ce surnom, on le retrouve effectivement dans le *De universali reali,* mais il a dû être inventé bien avant la rédaction de ce traité, car Guillaume Euvrie le connaît en 1403 déjà ; il doit se répandre rapidement : on le trouve à Prague vers 1406. Voici les quatre écoles philosophiques vues par un réaliste pragois :

> Nota, quod quatuor fuerunt secte philosophorum apud antiquos philosophos. Quidam vocabantur soici a stoa porta iuxta quam studuerunt, quorum princeps fuit Socrates. Et isti non posuerunt esse universalia, ‹quia› propter debilitatem et grossitudinem sui intellectus se ultra sensibilia non poterant erigere. Alii vocabantur achademici... et horum princeps fuit Plato... Tercii vocabantur *epicuri,* illi insistebant corpulis et voluptatibus. Dicebant enim

[63] Ibid., p. 134. Voir aussi note 57.
[64] Voir *supra,* note 55.

summum bonum esse in vita vivere in corpulis et horum princeps fuit Aristipus. Et planum est, quod isti parum curaverunt universalia, sed tantum particularia. Quarti vocabantur peripatetici... [65]

L'opinion des épicuriens au sujet des universaux n'est pas cependant évidente; en s'adonnant aux plaisirs et aux choses matérielles, les épicuriens se souciaient des singuliers, c'est-à-dire des choses concrètes, sans penser aux universaux. A vrai dire, on voit mal la différence entre les stoïciens et les épicuriens, sauf peut-être qu'à ces derniers n'est pas prêté un intellect faible et grossier. L'auteur du texte ne dit pas non plus que les épicuriens niaient l'existence des universaux, mais seulement qu'ils ne s'en occupaient point. En un mot, trop peu subtils, les stoïciens ne savaient pas aborder le problème; en revanche, trop voluptueux, les épicuriens n'en voulaient point. Bien que la recherche du plaisir soit le propre des épicuriens selon les médiévaux [66], ce thème ne nous concerne pas ici; allons voir ailleurs. Il y a peut-être dans l'épicuréisme plus que de la morale. Rouvrons donc le *De universali reali.*

Après avoir montré dans sa réponse à la quatrième question que l'universel est la forme d'un tout: *esse seu quidditas vel forma totius,* Jean de Maisonneuve demande dans la cinquième question si les universaux sont corporels ou incorporels. Avant de répondre, il distingue dans tout universel son être quadruple: *omne universale quadruplex habet esse.* Le premier est son être idéal dans l'intellect de la Cause Première. Le deuxième est son être intellectuel et formel à l'image de la lumière émanée par le soleil. Perpétuel et divin, cet universel est apte à donner l'être aux singuliers. Le troisième, formel et formé, est réalisé dans les singuliers. Enfin, le dernier est abstrait des singuliers par l'intellect. L'origine albertinienne de cette distinction est évidente. Selon Jean de Maisonneuve les quatre écoles philosophiques se sont partagées ce qui

[65] Le texte provient d'une question inédite d'Etienne Paleč étudiée par F. Šmahel, Circa universalia sunt dubitationes non paucae', «Filisofický časopis», XVIII (1970), p. 987–998. Concernant Etienne Paleč, voir P. Spunar, Repertorium auctorum Bohemorum provectum idearum post Universitatem Pragensem conditam illustrans, Wrocław 1985 (Studia copernicana XXV), p. 326–340.

[66] Voir M.R. Pagnoni, Prime note sulla tradizione medioevale ed umanistica di Epicuro, «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa», Classe di lett. e filos.-, Serie III, IV (1974), p. 1443–1477; E. Brown, Jr., Epicurus and Voluptas in Late Antiquity: The Curious Testimony of Martianus Capella, «Traditio», XXXVIII (1982), p. 75–106; R.P. Jungkutz, Fathers, Heretics and Epicureans, «Journal of Ecclesiastical History», 17 (1966), p. 3–10; Christian Approval of Epicureanism, «Church History» 31 (1962), p. 279–293.

n'est qu'un mode d'être ou un aspect des universaux. Ainsi les platoniciens traitent des idées, les épicuriens de l'être formé et formel, les nominalistes des abstractions et les péripatéticiens de l'être intellectuel et formel [67]. On voit parfaitement que les épicuriens et les nominalistes n'ont pas des vues identiques; ces derniers abstraient de la matière une similitude des singuliers, alors que les premiers pensent que l'universel est un résultat de l'union d'une matière et d'une forme. D'après cette opinion l'universel est réel, mais éphémère car il périt lorsque périssent les singuliers, ainsi qu'il en ressort de cet amalgame des citations:

> Tercium est (esse) universalis formale et formatum in singularibus repertum iuxta prius (p. 137–138) expositum modum, de quo loquitur Gilbertus Porritanus, cum dicit formam esse composicioni consequentem, et resultare ex unione materie et forme. Et Philosophus, *Primo Phisicorum,* cum dicit universale esse nocius apud sensum, quam singulare, et alibi, cum dicit sensum esse universalium, sentire vero particularium. Et ubi prius allegatum est, quod universale generatur, per consequens et destructis primis substanciis impossibile est aliquid aliorum remanere, idest retinere existenciam localem et temporalem, ut ibi prius allegatum est, universale est totum et perfectum et omne etc. [68].

[67] A.G. Weiler, op. cit., p. 140–141: «Ex dictis patet universalia non esse corporalia, sed incorporales naturas. Primo sic: omne universale quadruplex habet esse, scilicet ydeale et in intellectu cause prime, cuius est quedam exemplaris species... Secundo modo esse universalis est intellectuale tantum et formale, sicut est luminis corporalis et influxus ipsius a simplici emanacione a sole; et esse forme artificialis in spiritu vehente ipsum ad organa seu verius in lumine intellectus practici procedente ad formacionem spiritus ymaginacionis et organorum, de quo esse universalis loquitur Philosophus, *Primo Posteriorum,* cum dicit universalia esse sempiterna et incorruptibilia et eciam eorum, que semper et frequenter fiunt. (...) Et in *Phisicis* Aristotelis, cum dicit, quod forma, que constituit in natura speciem, est quid divinum, optimum, manens perpetuum et indissolutum in sua essencia, et aptitudinem dandi pluribus esse, quamquam totalitas materie hanc aptitudinem in hiis que sunt ex materia sua tota ab actu prohibeat, et in *Nono Metaphisice,* ubi dicit actum precedere potenciam natura et causalitate, intelligens per actum formam prehabentem esse necessarium et sempiternum in genere vel in specie. Tercium est universale formale... Quartum est esse universalis in intellectu abstrahente ipsum a contagione materie per resolucionem ipsius in simplicem intencionem, que est essencialis similitudo omni singularium... De universali primo modo locuta est scola platonicorum, de eodem tercio modo scola epicurorum, quarto modo scola modernorum nominalium. Sed de hiis secundo modo perscrutata est scola peripateticorum...» Cf. A. de Libera, op. cit., p. 64, 69–71.

[68] A.G. Weiler, op. cit., p. 141. Le *Tractatus problematicus* de Heimeric de Campo a le texte quasiment identique. Pour Aristote, voir Phys. I 5, 189a 5–8 = Auctor. Arist., p. 142 n° 27: «Universale secundum intellectum notius est quam particulare secundum sensum»; Anal. Post., II 19, 100a 16–17 = Auctor. Arist., p. 321 n° 122: «Sentire est singularis...»; Auctor. Arist., p. 129 n° 173: «... sed universale nec generat nec generatur»; Cat., 5, 2b 5–6 = Auctor. Arist., p. 302 n° 12: «Destructis primis substantiis...»;

Tout porte donc à croire qu'il est matériel. Mais l'est-il vraiment? Pour les trois autres modes le doute n'existe pas, ils sont incorporels. Pour l'universel *in re,* réalisé dans les singuliers, le problème se pose autrement. Il est, lui aussi, incorporel parce qu'il est la *forma totius,* c'est-à-dire l'être formel *(esse formale)* qui constitue le composé d'une matière et d'une forme, et qui en résulte. Il est également incorporel parce qu'il ne s'identifie ni avec la forme essentielle, ni avec la matière, ni avec le composé des deux; sinon, il serait un tout composé qui inclut la matière dans son être [69]. Remarquons toutefois que sans ces précisions supplémentaires le texte cité plus haut reste vague: aussi bien la forme que le composé peuvent bien être pris pour universel périssable avec l'être singulier. En revanche, les précisions nécessaires ayant été apportées, on ne voit pas comment attribuer aux «épicuriens» la doctrine de l'universel incorporel.

La solution à cette difficulté est facile si l'on se rappelle que Jean de Maisonneuve suit dans son ouvrage les questions parallèles posées par Albert le Grand dans le *Liber de praedicabilibus.* Or, lorsque ce dernier se demande: *Utrum universalia sint corporalia?,* il répond en reprenant l'opinion d'un Platon influencé par les épicuriens: *accipiens haec ab Epicureis qui ante philosophari coeperunt.* Selon cette opinion les universaux sont matériels [70]. En s'inspirant du texte d'Albert, Jean de Maisonneuve est obligé de laisser son troisième universel flou pour pouvoir d'abord l'attribuer aux épicuriens (l'universel est périssable) et, ensuite, le leur enlever (l'universel est incorporel).

Ce n'est pas la première inconséquence de ce texte. Car si l'on a quatre modes d'être des universaux et quatre écoles philosophiques, on a également quatre disciplines spéculatives: théologie, métaphysique,

Cael., I 1, 268a 10–11 = Auctor. Aristot., p. 160 n° 4. Le texte du ms. W diffère sur plusieurs points. Les contradictions avec les textes d'Aristote connus ont peut-être pour but de montrer la perversité de la doctrine épicurienne.

[69] Ibid., p. 142: «Ideo universale ante rem ydealiter preexistens, et universale ante rem natura et racionis ordine, et universale post rem sunt incorporalia. Sed quod eciam sit in universali in re patet, quia illud nec est materia nec forma partis nec totum compositum ex illis, ut visum est, sed esse formale resultans ex unione formali materie cum forma iuxta dictum modum. Secus autem est de toto composito, quod resultat ex elementali unione materie corpore et forme ei proporcionate. Et ideo sicut includit in sua substancia substanciam materie, ita et corporalitatem substancialiter includit, quamobrem substancia equicoce dicitur de composito et universali, ut dicitur *Septimo Metaphisice.* Ex hiis evidens est, quod aliter dicitur universale incorporeum et punctus. Nam universale dicitur incorporeum disparate et quodammodo contrarie, punctus vero negative».

[70] Albert le Grand, L. de praedicabilibus, Tr. II, c. 4 (Borgnet, I, p. 26).

physique et mathématique, et enfin logique. Platon a cultivé la première, Aristote les trois suivantes. Les épicuriens modernes, c'est-à-dire les nominalistes, dit Jean de Maisonneuve, se sont emparés de la logique comme d'un voile qui cache les trois autres disciplines et leurs principes :

> De quarto similiter fuit sollicitus (Aristotiles) in loyca, quam, tamquam obumbraculum theoriarum precedencium, amplexi sunt epicuri moderni sive nominales, velantes et obnubilantes per illam meretriculam loquacem et cecam omnium aliarum theoreticarum principia sic, quia in nulla alia sciencia aliud sapiunt quam sophisticalem gurritum [71].

L'intelligence du texte ne pose aucun problème, cependant on ne sait pas pour quelle raison Jean de Maisonneuve associe les épicuriens aux logiciens, pour quelle raison il les dissocie de la troisième *theorica* liée au troisième mode d'être de l'universel. Il semble, que les épicuriens du texte précédent ne sont pas identiques à ceux dont on parle ici : là il s'est agi d'une école philosophique ancienne, ici d'un sobriquet accolé aux nominalistes. N'est-ce pas donc une aversion qui a dicté ces mots ? N'est-ce pas par ressentiments que Jean de Maisonneuve a négligé la clarté et la rigueur pour tomber dans des associations frivoles ? Car si la logique est cette *meretricula loquax,* elle attire aussi bien les nominalistes que les épicuriens, ou mieux, des nominalistes se comportant devant elle comme de vulgaires épicuriens. Le vocabulaire choisi *(obumbraculum, amplexari, velare, obnubilare)* suggère qu'il ne s'agit plus de la pensée des nominalistes et que le sobriquet d'épicuriens renvoie à l'image banale des amateurs du plaisir. Quant au bavardage, il est reproché aux épicuriens depuis le *De natura deorum* (I 108) de Cicéron.

Le mot *epicuri* apparaît une troisième et dernière fois dans la réponse à la troisième question concernant la séparation de l'universel des singuliers, soit à la manière des platoniciens, soit à la manière des nominalistes. Jean de Maisonneuve démontre les conséquences fâcheuses qu'entraîne la solution adoptée par ces derniers, et il ajoute :

> Et ut omnia dicam : dicentes taliter non sunt professores peripatetice veritatis, cuius archidoctor et princeps fuit Aristotiles, sed sunt epicuri litterales sequentes condempnatam Parisius occanicam discoliam cum colegiis suis, scilicet Biridani et Marsilii, qui Occan Anglicus fuit emulator paternarum tradicionum et non insecutor Aristotilis et aliorum antiquorum, qui cum

[71] A.G. Weiler, op. cit., p. 142–143.

Aristotilis consorcione non acquiescunt. Ideo cum illis et quibusdam aliis in sciencia Aristotilis recusamus disputare [72].

L'intelligence de ce texte pose des problèmes. M. N.W. Gilbert résume ainsi son sens: «The treatise contains a diatribe against certain men who claim to be Peripatetic professors but in fact are ‹literal Epicureans› *(Epicuri litterales),* following the wrong interpretation of Ockham and his colleagues Buridan and Marsilius, 'which was condemned at Paris'. Johannes says indignantly that Ockham was non follower of Aristotle and the Ancients at all but an 'imitator of his country's traditions, not content with the company of Aristotle. And thus we refuse to argue with them and with certain others in the science of Aristotle'» [73]. Ce résumé n'explique malheureusement pas tout et, sur plusieurs détails, est même erroné. En effet, la construction de la phrase n'est pas claire et, dans la partie finale, la succession des génitifs peut induire en erreur. Nous proposons pour cette partie la lecture suivante: Qui Ockham Anglicus fuit aemulator paternarum traditionum – et non insecutor Aristotelis! – et aliorum antiquorum qui cum Aristotelis consortione non acquiescunt. Le second *qui* ainsi que le pluriel du dernier verbe justifient cette lecture. Nous avons donc: «Lequel Ockham fut l'émule des traditions paternelles (ou: de son père) et d'anciens philosophes qui ne se sont jamais complus dans la communauté des idées avec Aristote; et il ne suivit pas Aristote». Les *paternae traditiones* mises sur le même plan que les *alii antiqui* n'indiquent aucunement les vénérables traditions anglaises («his country's traditions»), mais bien évidemment les traditions épicuriennes, Epicure assumant la paternité du nominalisme selon tous les témoignages de l'époque.

La seconde difficulté, provoquée par l'emploi de l'adjectif possessif *sui* précédé de *cum,* obscurcit la partie centrale de la phrase. Cependant, à

[72] Ibid., p. 137. Jean de Maisonneuve fait ici une allusion à l'acte de 1339, interdisant à Paris la lecture d'Ockham.

[73] N.W. Gilbert, Ockham, Wyclif, and the 'via moderna', «Miscellanea mediaevalia», 9 (1974), p. 97. Son interprétation se rapproche de la version adoptée par Heimeric de Campo dans le *Tractatus problematicus*: «sed sunt epicurei litterales et superficiales, sequentes condemnatam Parisius occanicam discoliam cum colegiis (!) suis, scilicet Buridano et Marsilio; qui Occam Anglicus fuit emulator paternarum traditionum et non insecutor Aristotelis et aliorum antiquorum, propter quod, secundum protestatus sum, solum disputationem presentem assumpsi contra illos qui...». Le W a: «litteram sequentes condempnatam» et omet «scilicet Buridano et Marsilio». Voir aussi G. Meersseman, Geschichte des Albertismus, II, p. 62. Dans l'*Invectiva* la doctrine de Thomas d'Aquin est dite, par rapport aux thomistes, une *traditio paterna*; c'est ainsi aussi que Gérard de Mont comprend le texte de Heimeric de Campo. Voir ibid., p. 115,21–23; 127,17–21.

la différence de M. Gilbert, nous lisons *collegiis,* seul possible, et non *collegis* qui serait suivi par l'ablatif *Buridano, Marsilio.* Il s'agit donc des écoles de Buridan et de Marsile d'Inghen. Maintenant, si l'on s'en tient aux faits connus par ailleurs, et notamment au fait qu'aucun collège n'a jamais été condamné, on traduira : « Mais ce sont les épicuriens littéraux avec leur école, celle de Buridan et de Marsile, qui suivent l'excès ockhamiste condamné à Paris ». En revanche, si l'on se tient au discours seul et à son aire d'invective on traduira : « Mais ce sont les épicuriens littéraux qui suivent le dévergondage ockhamiste condamné à Paris avec son école, c'est-à-dire celle de Buridan et de Marsile ». Les collèges nominalistes apparaissent alors comme des endroits où on enseigne la *dyscolia.* Toutefois, selon l'une ou l'autre traduction, les épicuriens dont nous parle le texte sont à rechercher parmi les élèves et les successeurs de Buridan et de Marsile d'Inghen.

Si tel est le sens général du texte, deux mots demandent une explication supplémentaire, la *dyscolia* et le *litterales.* Le nom *dyscolia* signifie un excès, une exagération d'un esprit déréglé, un dévergondage. Le dérivé *dyscolus* apparaît dans le *De disciplina scolarium* et dans les *Auctoritates Aristotelis.* Tous les étudiants à la Faculté des arts savaient donc ce que le nom *dyscolus* signifie :

> Discolus autem est qui discurrit per vicos et plateas, per tabernas, per meretricum cellulas, per puplica spectacula, (...) et hoc oculis vagis, effreni lingua, petulanti animo, incomposito vultu, omnibus istis scola postposita [74].

Ne parlant pas de la doctrine des ockhamistes mais de l'*ockhamica dyscolia,* Jean de Maisonneuve a volontairement donné à son texte une coloration morale et péjorative : la *dyscolia* renvoie encore une fois à l'image répandue des épicuriens, et le *sequentes dyscoliam* au mot consacré *dyscolus.*

L'adjectif *litteralis* supporte assez mal la traduction proposée par M. Gilbert : son 'literal' signifie celui qui se tient à la lettre, qui reproduit quelque chose 'littéralement', alors qu'en latin le *litteralis* détermine ce qui concerne les lettres, le langage ou l'écriture. Les écrits épicuriens n'étant pas connus au début du XVe siècle, il est difficile d'imaginer les nominalistes se tenant littéralement aux textes épicuriens, ou les suivant à la lettre. Mais alors pour quelle raison les dit-on *litterales ?*

[74] Pseudo-Boèce, De disciplina scolarium, édité par O. Weijers, Leiden-Köln 1976, p. 99–100 ; cf. Auctor. Arist., p. 295 n° 11.

Dans le 1er Livre de son Commentaire de la *Métaphysique* Jean de Maisonneuve consacre tout le Traité III à la revue des doctrines de l'Antiquité concernant le premier principe. Il revient à deux reprises sur celle des épicuriens [75]. Dans le premier cas n'est traité que leur matérialisme [76]. Dans le second, Jean de Maisonneuve relate la doctrine des atomistes, Démocrite et Leucippe, tous les deux chers amis d'Epicure, *ipsi ambo erant Epicuri cari* (*ms.* curi) *et amici,* et épicuriens [77]. Ce texte résume assez fidèlement le chapitre 15 du Livre I, Tr. III, de la *Métaphysique* d'Albert le Grand; on n'y apprend donc rien de neuf. Un passage toutefois peut retenir notre attention:

> Huius autem exemplum dabant (Démocrite et Leucippe) in elementis litterarum. Dicunt enim quod eisdem litteris aliter ordinatis et aliter sitis dicuntur comedi‹e› et tragedie, que tamen sunt ‹opposita›: carmina laudum et vituperaciones, et hoc quando vocales et consonantes aliter et aliter ordinantur. Sic dicebant facere athomos, figura, ordine et situ diuerso compositos, valde multas differencias composicionum generare [78].

[75] Ms. Darmstadt, Landesbibliothek, 401, f. 8v–9v et 12v–13r.

[76] Ibid., f. 8v: «Ad primum dicendum quod inter veteres philosophantes, vsque ad tempus Aristotelis inclusive, fuerunt in vniuerso 3es scole: prima epycuriorum, 2a stoycorum, 3a perypateticorum. In prima ergo scola plurimi primum principium opinati sunt [quod] omnia eorum que sunt principia esse in sola specie materie, quia nullam penitus speciem tunc posuerunt, nisi illam que est in specie materie et hanc retulerunt esse causam entis et motus. Et ita materiam posuerunt esse principium omnis entis sensibilis, quia vltra illa nulla alia encia posuerunt. Et ita de principiis encium (9r) insensibilium non curauerunt, potissime inter epycuros dicentes hoc esse principium omnium sensibilium ex quo omnia fiunt et in quod vltimo omnia corumpuntur» etc. Les épicuriens s'appuient sur six raisons, mais on ne trouve dans le texte que quatre. Elles sont brièvement réfutées. Tout ce passage abrège la Métaphysique d'Albert le Grand, I, tr. III, c. 2 (Geyer, p. 30,33–74; 31, 11–14; 31,20–62; 31,79–90; 32,6–45).

[77] Ibid., f. 12v; cf. f. 13r: «Et hec sufficiant de posicione epycuriorum qui primam tenuerunt scolam» (Albert le Grand, Metaphysica, I, tr. III, c. 15; Geyer, p. 46, 84–85).

[78] Ibid., f. 12v et Albert le Grand, l. cit. (Geyer, p. 46,25–44). Les mots «Huius autem exemplum» s'attachent chez Albert à la description des atomes: «Dicebant enim atomos aut rotundos esse, et hos mobiles, aut acuti anguli» etc., omise par Jean de Maisonneuve. Le résumé de ce dernier correspond aux p. 45,18–42; 45,49–54; 45,67–46,7; 46,25–57; 46,68–85 dans le texte cité d'Albert. Il se peut qu'une autre source soit encore à l'origine de l'étrange sobriquet, le De disciplina scolarium, I 17, où «Boèce» oppose l'Isagoge de Porphyre, les Catégories d'Aristote et ses commentaires des Catégories à «une certaine habilité d'interprétation verbale», *literalis facultas,* de Sophronisque (éd. citée, p. 98 et 143). Vicieuse, cette habilité est blâmable. Une vingtaine de lignes sépare ce texte de celui où l'auteur donne sa description de *dyscolus*.

Transmis par Aristote (*Metaph.,* I 4, 985 b 15–19), commenté par Albert le Grand, l'exemple est bien connu. Il donne à présent la seule explication possible de l'expression *epicuri litterales.* Il dépeint les atomistes comme gens occupés par les plus petits et peut-être les moins importants éléments de la réalité: atomes, lettres, objets particuliers, leur ordre, leurs figures et l'espace qu'ils remplissent. Utilisé comme métaphore, l'image d'épicurien tourne en dérision l'intérêt que les nominalistes portaient aux singuliers et à la sémantique. Aux yeux de Jean de Maisonneuve les nominalistes ne sont pas capables de voir dans la réalité plus qu'un être singulier, et dans la logique plus que des mots ou des concepts. Cette réduction étant une trahison de la « vérité péripatéticienne », le maître Jean d'abord, son disciple Heimeric ensuite, récusent toute discussion avec les nominalistes.

Des deux sobriquets accolés aux nominalistes au début du XVe siècle, et probablement déjà dans les dernières années du siècle précédent, le premier, *terministae,* correspondait d'une certaine manière aux options intellectuelles des nominalistes, notamment dans leurs analyses linguistiques et dans leur réduction de certains problèmes philosophiques à des problèmes sémantiques ; il a donc eu quelques chances de rester en usage. Avec le temps, et même assez rapidement, il a perdu son sens péjoratif et fut repris par les « nominalistes » qui commencèrent alors à se définir comme 'terministes'. Le second, *epicuri,* nous déconcerte par sa fréquence, par l'apparence de son enracinement dans l'histoire et par l'inconsistance de son contenu. Cependant, sa réitération ne se justifie que par la vivacité des attaques anti-nominalistes à Paris dont Guillaume Euvrie, Jean de Maisonneuve et Heimeric de Campo restent des témoins ou acteurs privilégiés, et par l'ignorance, d'une part, des doctrines combattues, de l'autre, de l'épicuréisme lui-même. L'essai absurde d'affirmer une filiation d'idées entre Epicure et les nominalistes est fondé aussi bien sur l'impossibilité matérielle de distinguer les atomismes et matérialismes de Démocrite et d'Epicure, que sur l'intérêt des nominalistes pour les objets singuliers, les individuels indivisibles, donc les « atomes »[79]. Or si la première partie de ce raisonnement est une faute, la seconde constitue un glissement de sens du mot *epicuri:* un hybride historique tente ainsi de légitimer ce qui n'est qu'une métaphore polémique. Appliqué aux nominalistes, ce mot suggère soit leur

[79] D'une certaine manière cette image du nominalisme se retrouve dans des travaux des historiens du début du siècle, voir sur ce sujet W.J. Courtenay, op. cit., p. 27–31.

«atomisme», soit leur inconduite morale, en confirmant ainsi le bien fondé de la plainte de Guillaume Euvrie.

Quant à la doctrine des nominalistes ainsi attaquée, elle est à peine mieux traitée que celle de Jérôme de Prague. Si Jean Buridan et Marsile d'Inghen sont nommés dans le *De universali reali,* Jean Dorp, contemporain de Jean de Maisonneuve, est aussi visé, comme cela ressort de la comparaison des deux textes ci-après. Le maître albertiste résume ainsi la doctrine nominaliste:

> Aliqui enim dicunt hanc vocem, scilicet universale, non significare rem aliquam (aliquem *éd.*), sed verius conceptum tantum, cui tamen conceptui substrata est res non universalis, sed tantum singularis aut conveniencia quedam relativa singularium quecummetipsa singularis [80].

Dans le Commentaire de Jean Dorp sur le *Compendium logicae* de Buridan on retrouve facilement cette *convenientia:*

> Ulterius est notandum quod ad hoc quod alique res sint eedem specie vel genere non oportet quod significentur per eundem terminum specificum vel generalem. (...) Sed ad hoc quod alique res sint eiusdem speciei requiritur quod inter illas res sit aliqua conuenientia a qua sumatur conceptus illis rebus communis, qui est species. Similiter ad hoc quod alique res sint eiusdem generis requiritur quod inter illas sit aliqua conuenientia a qua sumptibilis est conceptus illis rebus communis, qui est genus [81].

Toutefois cette *convenientia* se lit déjà dans des textes de Guillaume d'Ockham, notamment dans ses polémiques contre Duns Scot (*Ordinatio,* dist. 2; *Summa logicae,* I 17). Mais lorsque Jean de Maisonneuve ajoute à la fin de son résumé quelques raisons des nominalistes:

> allegantes pro se: si esset aliqua res universalis, ista non posset duci in auriga aut biga, nec commedere carnes, nec cantare laudes Deo...

Il nous est difficile de retrouver la source de son information et il n'est pas exclu que Jean de Maisonneuve en soit l'auteur. Lorsqu'à nouveau il attribue aux nominalistes la thèse: *universale est triplex, scilicet mentale, vocale et scriptum* [82], on la retrouve effectivement chez Jean Buridan avec cependant cette précision qu'il s'agit des termes mentaux,

[80] A.G. Weiler, op. cit., p. 126.

[81] Jean Dorp, op. cit., tr. II, f. d7 rb; voir aussi ibid., f. e1 va, e3 vb–e4 ra, f1 vb, f2 va–vb, f6 ra.

[82] A.G. Weiler, op. cit., p. 132.

proférés ou écrits [83]. Mais il est impossible d'admettre que Buridan parle à la fois des termes et des choses réelles – le support de l'écriture par exemple – comme le laisse entendre Jean de Maisonneuve :

> Dicunt etiam solum terminos conceptus esse universalia et non res etc. Et tamen dicunt quosdam terminos esse scripturas et figuras, et illas scripturas quasdam esse lapides, sicut terminos scriptos in lapide, et quasdam (quedam *éd.*) esse lignum etc., que sunt vera encia realia. Similiter dicunt solum quinque esse universalia, quia solum sunt quinque termini, et tamen infinita esse universalia et ea omnia esse terminos [84].

Car ce que nous avons sous les yeux n'est qu'un mélange de vrai et de contre-vérités. A aucun moment l'auteur du *De universali reali* ne fait l'effort de comprendre l'opinion de ses adversaires. Cela n'était pas, il est vrai, nécessaire puisqu'il n'a eu aucune intention de la discuter : il a refusé d'emblée la discussion argumentée : *cum illis recusamus disputare* ; il l'a remplacée par le combat des écoles avec pour but principal la déconsidération de l'adversaire.

Le *De universali reali* devient ainsi un témoin du niveau intellectuel de la Faculté des arts dans les premières annés du XVe siècle ; il illustre l'abaissement de l'enseignement et celui des discussions doctrinales, plus hostiles qu'opiniâtres, où le moralisateur illuminé semble prendre les pas sur le logicien. L'auteur de cet ouvrage est le principal promoteur de ce mouvement de dégénérescence.

* * *

Le *De universali reali* ne constitue pas le principal texte pour connaître la doctrine des universaux du maître Jean de Maisonneuve. De ce point de vue, son *De esse et essentia,* son *Tractatus universalium* ou son commentaire de la *Métaphysique* semblent de loin plus intéressants. Par contre, cet ouvrage est irremplaçable comme source d'informations sur les polémiques entre les partisans de différentes *viae* du début du XVe siècle à Paris. Envisagé sous cet angle, il complète et illustre les allusions, plutôt que les informations, de la lettre de Guillaume Euvrie à Gerson.

[83] Voir *supra,* note 42. Il s'agit d'une distinction connue depuis Boèce, In l. De interpr., 2^a^ redactio, I, PL 64, 407B.

[84] Voir *supra,* p. 22.

L'ensemble des textes analysés – la lettre d'Euvrie, le libelle de Jean de Maisonneuve, les fragments de Gerson et de Heimeric de Campo – montre que les attaques contre les partisans d'Ockham et plus encore contre ceux de Buridan venaient de deux côtés: des scotistes-*formalizantes* et des péripatétitiens-néo-albertistes. Au témoignage de Gerson, les premiers inventèrent le sobriquet *terminista;* au témoignage de Heimeric, Jean de Maisonneuve introduisit l'usage de celui d'*epicurus*. Les deux reçurent alors un sens ironique et péjoratif.

La lettre d'Euvrie et l'ouvrage de Jean de Maisonneuve nous apprennent que Jean Buridan et les buridanistes parisiens furent au centre des luttes des écoles à la Faculté des arts. Les attaques concernèrent aussi bien la doctrine que la vie du philosophe et eurent pour but la déconsidération du buridanisme, traité comme une *dyscolia*.

En reflétant ces luttes acharnées, le texte du *De universali reali* ne nous apprend strictement rien du point de vue doctrinale, les doctrines qu'il combat étant systématiquement simplifiées, aplaties et déformées. En revanche, il jette, ce semble, une nouvelle lumière sur l'état d'esprit dominant alors à la Faculté et éclaire le changement des mentalités en son sein. On discerne aisément une certaine sacralisation du problème des universaux; elle supplée l'examen critique de la doctrine adverse et la solidité de la réplique, et, d'autre part, justifie ce manquement du devoir de philosophe. La sacralisation, c'est-à-dire la soustraction du problème philosophique à l'examen de la raison et sa sujétion au jugement de la foi et de l'autorité sacrée, vient du choc réel entre la position théologique et l'affirmation d'un philosophe: nous l'avons observé auparavant sur le cas précis de la lutte de Gerson contre les *formalizantes* et contre Jérôme de Prague. Il s'est alors agi de défendre une vérité fondamentale de la religion mise en cause, réellement ou en apparence, par des doctrines exemplaristes. Mais elle vient aussi d'une faiblesse congénitale de la raison qui singe cette défense-là en s'attaquant à l'intime et au privé, comme l'atteste Euvrie, et qui, lorsqu'il s'agit d'une thèse, remplace l'argument par l'évocation incantatoire de l'autorité ou par l'insulte. En matière d'insulte, les «nominalistes» ont à chosir entre les *grossi* qui *grossa querunt, tantum grossa concipiunt, grossa loquuntur;* les *terministae* qui n'affirment que de *falsa Empoidoclis dicta;* les *epicuri* avec leur *dyscolia;* alors que la doctrine «péripatéticienne» est *sana,* car fondée *in altioribus passibus totius Metaphisice* d'Aristote. Nous voici face aux autorités. Il est évident que Jean de Maisonneuve se crut péripatéticien avec Aristote, Porphyre, saint Augustin, Boèce, saint Albert et nombre

d'autres philosophes et théologiens. Aristote fut pour lui l'archidocteur et le prince de l'école, le plus docte et le plus illustre; sa doctrine fut *perfectissima*. Ceux qui la suivirent, furent également *doctissimi*. Et l'historien ne sait plus si c'est la pieuse conviction qui engendre cette rhétorique et ces flots d'autorité, ou si c'est la bêtise qui se cache derrière cet alignement des superlatifs et cette litanie des noms. Au fond, dès lors que la doctrine des terministes n'est pas présentée, elle ne peut pas être réfutée non plus. C'est au nom de cet assemblage des saints et des philosophes, au nom aussi d'Aristote, qu'on juge l'orthodoxie de Buridan et des buridanistes : ceux-ci *contradicunt sanctis, doctissimis*... ; celui-là *pleraque dampnande temeritatis suis libris immiscuerit*... Ainsi, en admettant, à la suite de Gerson, la contradiction entre la foi et la doctrine des idées exemplaires, Jean de Maisonneuve tente, à son tour, d'affirmer l'incompatibilité de la logique buridanienne avec la pensée des saints.

Placée entre les deux écoles « extrêmes », la voie médiane, exaltée par Jean de Maisonneuve, appuyée par le chancelier Gerson, fut celle du retour aux grands textes du XIIIe siècle. Gerson le souhaita et encouragea mais, attentif à l'équilibre doctrinal, il ne peut pas être tenu pour responsable des débordements polémiques. Il s'occupa d'ailleurs presque exclusivement de la Faculté de théologie. Celle des arts résonne quelquefois comme écho de ses appels en prolongeant sa voix : on l'entend encore aussi bien dans le *De universali reali* que dans la lettre du jeune Guillaume Euvrie. A sa manière, Jean de Maisonneuve réalisa donc le programme de *tritum iter* gersonien. La restauration de l'albertisme à la Faculté alla, dans le sens indiqué par le chancelier, rejoindre la tradition jusqu'alors perdue de vue. Le *De universali reali* nous montre le rénovateur de l'albertisme à l'ouvrage et c'est tout son sens.

APPENDICE

Remarques sur le texte

La date des mss. : B – 1466 ; W – XVe siècle ; P – 1455–1459.

Le P ne possède que l'introduction, §§ a–d (pour cette division se rapporter *supra,* note 7). Ce texte est anonyme (cf. F. Šmahel, cité *supra,* note 4 ; id., Prolegomena zum Prager Universalienstreit, dans : The Universities in the Late Middle Ages, éd. J. Ijsewijn et M. Paquet, Lou-

vain 1978, p. 253–254). Dans B et W cette partie de l'introduction est séparée du texte même par un extrait du *Compendium theologicae veritatis* de Hugues Ripelin. Fait-elle vraiment partie du texte *De u.r.*? Est-elle du même auteur?

M. Weiler suppose (p. 114) que B et W représentent deux versions du texte: le premier serait une version simple, le second une version légèrement amplifiée. Il a voulu publier la version simple. Cependant, du fait que W est en certains endroits plus proche du *Tr. probl.* de Heimeric, ne fallait-il pas choisir plutôt W comme texte de base et considérer le *Tr. probl.* comme témoin supplémentaire? D'ailleurs M. Weiler corrige quelquefois son texte à l'aide de l'écrit de Heimeric.

1. L'introduction §§ a–d, connue dans trois manuscrits, a quelque chose de manqué et quelque chose de parfait. Elle est manquée, car elle n'introduit à rien, elle n'annonce rien qu'elle n'ait pas réalisé elle-même. Et dans ce sens elle est parfaite, c'est-à-dire une œuvre minuscule, achevée, à laquelle, malgré l'affirmation de M. Weiler (p. 119; voir *supra,* note 7), aucune allusion évidente n'est faite par la suite. Sa doctrine ne contredit en rien celle de l'albertiste parisien. Mais le fait que ce texte, avec son exposé doctrinal dans la partie dialoguée, se suffit à lui-même, justifie en quelque manière sa séparation de la suite du *De u.r.* par un texte étranger à ce traité, comme dans B et W, ou son rattachement à n'importe quel autre ouvrage consacré aux universaux, comme c'est le cas dans P, où notre introduction précède une *Editio de universalibus in XXXIV articulis* anonyme (cf. F. Šmahel, cité note 4, n° 26/A–C et 32/A). On peut donc voir dans cette introduction (§§ a–d) un ouvrage à part entière. La vraie introduction commencerait alors avec le § e: *Cum animadverterem,* là où l'a reprise Heimeric, c'est qui constitue le quatrième témoignage, sinon contre l'attribution de l'introduction à Jean de Maisonneuve, du moins contre l'unité de cet ensemble (introduction a–g + deux parties principales). Enfin, B annonce le tout édité par M. Weiler, comme un commentaire sur le traité de Jean de Maisonneuve: *Commentarius in tractatum Johannis de Nova domo* (avec le quatrain cité *supra*), et puis seulement: *Capitulum de universalibus Eximij doctoris et magistri Johannis de Nova domo.* A vrai dire, dès lors que le traité de Jean de Maisonneuve n'est pas consacré exclusivement au problème des universaux, le mot *capitulum* peut aussi bien désigner l'introduction seule, que la première partie de *De u.r.* Mais où donc est ce commentaire? Est-ce le même *capitulum?*

M. Weiler et moi-même à sa suite avons remarqué une exclamation qui se répète à deux reprises, au début (a): «Contra subsanatores universalisancium realistarum clamat totus philosophicus exercitus in voce principis eorum Aristotelis: Universale est principium artis et sciencie...», et vers la fin (e): «... distinctione predicamentorum, que, ut clamat tota realistarum series ore Porphirii, decem predicamenta sunt decem rerum principia...» (éd. p. 126, 131). Mettons de côté le fait que l'*Isagoge* traite des universaux et que les *Catégories* sont d'Aristote; la rhétorique peut passer outre. On aurait bien pensé que les deux cris des réalistes introduisent les deux sujets et les deux parties principales du *De u.r.* Cependant, il n'en est rien: à lui seul, le § e introduit les deux sujets, universaux et catégories. L'introduction a–d apparaît ainsi encore plus détachée du traité, même inutile à cet endroit-là. D'ailleurs, le *clamare* est alors à la mode chez les auteurs qui se soucient des *colores rhetorici* (ironiquement, Jean de Falkenberg, *De monarchia mundi,* I, six premières lignes: *clamabo, inceperunt clamare, ut clamores clamoribus clamantes clamantibus, sine timore clamabo* etc.), et le *clamat* de Jean de Maisonneuve du § e aurait pu être repris par un auteur inconnu des §§ a–d.

La seule allusion possible à cette introduction séparée me semble exister dans la dernière phrase du § g: le *priora figmenta,* que j'ai traduit auparavant (*supra,* note 7) par les «mensonges des nominalistes». Dans le texte on lit: «Hec (*sc.* questiones et responsiones) eciam stilo pueri prioribus figmentis involuti sive veris principiis nondum eruditi ad modicum veritatis prenominate Dei favente gracia manuducentur vestigium» (p. 132). J'ai pensé alors aux mensonges des nominalistes, parce que tout au long du texte on lit *modernorum figmenta, dicta figmenta* (p. 131), *illa 'figmenta' vel figmentis similia* (p. 134), etc., comme qualificatif de la doctrine attribuée aux modernes (nominalistes-terministes). Mais les *figmenta* peuvent être mensongers ou littéraires. Il n'est donc pas exclu que les *priora figmenta* renvoient le lecteur au dialogue imaginaire de l'introduction, § d, le seul endroit où on peut lire ce «style d'enfant ignorant». Cette interprétation nous aurait alors éclairés sur le caractère littéraire de l'introduction et sur le fait que cette dernière se suffit à elle-même. Elle est cependant trop fragile et il nous faudra d'autres preuves pour résoudre définitivement le problème de l'introduction au *De u.r.*

2. Le texte de P est plus proche de B que de W, mais B n'est pas copié sur P:

universalisancium P: universalisancium realistarum B

esse P: est B
obiectivum, subiectivum P: obiectum, subiectum B
aliqui scilicet nominales P: aliqui enim B
que estmet res ipsa singularis P: quecummetipsa singularis B
in auriga P: in auriga biga B (aut biga W éd.)
Deo laudes P: laudes Deo B
holocausta Deo P: holocausta, dicant celebrare missam pro defunctis, nec gaudet cum gaudentibus nec flet cum flentibus B

P possède ses propres erreurs, principalement les omissions, mais quelquefois il permet d'améliorer le texte édité:

> Contra subsanatores universalisancium ‹realistarum› clamat totus philosophorum exercitus in voce principis eorum, Aristotelis, universale *esse* principium artis et sciencie, *principium quidem obiectivum, subiectivum* et formale quod omnis sciencia speculatur et quo non speculato nichil penitus intelligimus nec concipimus.
> *Hanc* vocem principis perypateticorum superficietenus attendentes *aliqui, scilicet nominales,* dicunt hanc vocem, scilicet universale, non significare rem aliquam, sed verius conceptum tantum... allegantes pro se: si esset aliqua res universalis, ipsa non posset duci in auriga (f. 260r–v; p. 126);
> Sed *dic* michi: nonne anima racionalis et corpus humanum in Socrate... (f.260v; p. 128);

A un autre endroit P (f.261r) corrige une omission de B (p. 129) qui à son tour complète le texte de P:

> ... in hoc quod ‹Plato› videtur ponere rem universalem *esse* extra singularia. Sed adverte quod consimilem questionem huic movet Aristoteles 9° Metaphisice: Utrum quod quid erat esse *et unumquodque fuit idem, et respondet ibidem quod quod quid erat esse* non est unumquodque nec est aliud ‹diversum ab eo›, sed est idem sibi ‹secundum essenciam›, distinctum tamen ab ipso ‹secundum esse›.

Il est intéressant de lire encore quelques lignes qui nous montrent que B et P ont quelque part une source commune de leurs fautes:

> Sic ad propositum dico quod humanitas non est corpus nec anima... sed est distinctum (distinctam W éd.) ab eis secundum vires proprie nature. Cuius fundamentum hoc est, quia ex communi concepcione (animi *add.* B éd.) Libri causarum effectus causarum particularium figitur (*!;* vigitur *corr. ex* figitur B; viguntur W éd.) in effectu cause prime. Effectus autem cause prime est esse, ex Primo Metaphisice, videlicet Deus videtur omnibus causare esse, vivere; et Primo De celo et mundo: ab hoc quidem ente cunctis est derivatum esse et vivere.

Remarquons enfin que l'article parisien (p. 128) est, dans B et W, commenté par une note, différente dans chaque manuscrit et introduite probablement par les copistes. Cet article n'est pas commenté dans P (f.260v).

Avec deux autres copies, celle de P partage la tendance à raccourcir le texte, à multiplier les omissions. Lisons ce texte que nous connaissons déjà (cf. *supra,* p. 8–9):

> Ut ergo manu ducantur ad aliqualem noticiam nature universalis, cuius operaciones occulte sunt in rebus, oportet intelligere primo quod indubitatum est apud omnem perypateticum universale esse rem, cum sciencia est rei ex natura sciencie; eciam universale est principium et causa sciendi et sciencia nostra est de rebus. In hoc enim differt sciencia nostra a sciencia divina quia sciencia nostra est creata a re, sciencia autem divina est causativa rei (f.260r; p. 126–127).

On voit ici une omission des vingt-six mots du texte édité, mais ce texte est corrompu dans toutes les trois copies. Notons toutefois que P rejoint sur quelques points W; par exemple:

> indubitabile est apud perypateticum universale esse rem, cum sciencia est rei ex natura sciencie, ergo *eciam universale est principium et causa sciendi* (p. 126).

Mais ces derniers mots reviennent, dans W, deux lignes plus loin, après une référence aux *Premiers Analytiques,* ajoutée peut-être postérieurement, ce qui aurait probablement expliqué la reprise. Par la suite P donne raison à W, contre B et l'édition:
differt PW: differunt B éd.
a sciencia PW: et sciencia B éd.
et finit par avoir ses leçons propres:
est creata a re P: causata est a re B, causatur a rebus W éd.
sciencia autem divina PB: sed sciencia divina W éd.
est causativa rei P: causata est rei B, causativa est rerum W éd.
Quant à l'édition qui prétend suivre le texte de B, elle ne corrige pas le *causata* en *causativa,* mais adopte le texte de W.

En somme, P n'est ni meilleur ni pire que B et W; il aide à corriger le texte, mais il doit également être corrigé par les deux autres manuscrits.

3. Nous sommes donc devant le choix du manuscrit de base. M. Weiler a opté pour B, plus simple, sans être pour autant rigoureusement conséquent dans son choix; nous nous en sommes déjà aperçus.

En fait, dans ses variantes on trouve en nombre presque égal les leçons des deux manuscrits. A partir de ces variantes j'ai reconstitué pour moi-même le texte de l'introduction en suivant W. Ce texte reconstruit est satisfaisant et montre que W possède un nombre relativement petit d'erreurs (sauf pour la p. 129, où son texte a plusieurs omissions, dont quelques sauts du même au même). Voici un exemple:

> Habito iam in [1] genere, quod universale est res, scrupuli aut difficultates [2] ingeruntur mentibus audientium, qualis res sit [3]? Et sunt quidam [4] intromittentes [5] se de antiquis qui hanc rem explicare nituntur aliis, qui vero [6] per se ipsos eam [7] universalem naturam [8] nunquam intellexerunt, et ideo enunciantes [9] rem universalem esse [10] praeter singularia et [11] extra singularia [12], quod est haereticum et sanae fidei contrarium, quia tunc oporteret [13], si huiusmodi natura universalis esset separata a singularibus [14] et extra singularia et praeter [15] singularia, quod esset substantia intellectualis et spiritualis [16], eo [17] quod esset depurata [18] a materia et a [19] fece materiae [20]. Et sic esset [21] unus novus ordo beatorum seu [22] beatificandorum [23], scilicet illarum naturarum universalium separatarum [24], quia [25], ut dictum est [26], esset substantiae intellectualis [27] per se extra singularia existens [28]. Et hic [29] ordo spirituum beatorum [30] non esset [31] ordo angelorum nec ordo sanctarum animarum [32], sed distinctus ab his [33], quod esset [34] erroneum [35].
>
> [1] in *om.* P; [2] aut difficultates *om.* PB; [3] qualis res sit: qualis res et quid sunt P; [4] et sunt quidam *om.* P, ut nominales *add.* W; [5] intermittentes W; [6] vero *om.* PBéd.; [7] eam *om.* P; [8] universalem naturam *om.* PBéd.; [9] ennunciant PBéd.; [10] esse *om.* P; [11] et *om.* PBéd.; [12] extra singularia *om.* B; [13] oporteret: quod *add.* B; [14] a singularibus *om.* P; [15] praeter: propter B; [16] et spiritualis *om.* PBéd.; [17] eo: et P; [18] privata W; [19] a *om.* P; [20] materiae: materiam B; [21] esset: ponendus *add.* PBéd.; [22] seu *om.* PB; [23] beatificandorum: beatificantorum B; [24] separatarum *om.* P; [25] quia: qui B, quae P; [26] dictum est: dicunt quod P; [27] esset substantiae intellectualis: essent substantiae intellectuales PBéd.; [28] per se extra singularia existens *om.* P, per se extra s. existentes Béd.; [29] hic: dico P; [30] spirituum beatorum WP: naturarum universalium Béd.; [31] esset: esse talium nec P; [32] sanctarum animarum: a. s. P; [33] distinctus ab his *om.* W, sed distinctus ab his *om.* P; [34] esset: est PBéd.; [35] erroneum: errominum B.

En suivant W, nous l'avons corrigé en quatre endroits seulement: en éliminant un ajout sans aucun sens (4), deux mauvaises lectures (5, 18), et en suppléant une omission (33), alors que pour le même texte M. Weiler a corrigé B sept fois. Le cas de la note 25 est discutable, car la leçon de B est parfaite (*qui* = *ordo*), mais elle exige la suite au singulier.

Enfin, W corrige la troisième phrase dans laquelle l'auteur traite toujours de l'ordre hypothétique des êtres intellectuels. Nos observations se confirment à la page 129 :

> Et tali ratione ligati, aliqui obticuerunt et abhorruerunt doctrinam antiquorum nescientes [1] evadere laqueum istum qui tamen [2] difficillimae [3] est evasionis, quia cum omni cautela [4] et circumspectione hic oportet [5] loqui, ne offendatur philosophia parte ex una [6] per discessum [7] a veritate [8], ne offendatur sacratissima fides parte ex altera [9]...

[1] nescentes B ; [2] tamen : tantum Béd., *om.* P ; [3] difficillimae WP : difficile Béd. ; [4] tutela W ; [5] hic oportet P : oporteret hic Wéd., hic error B ; [6] parte ex una : ex una parte P ; [7] discensum B ; [8] veritate : et *add.* PBéd. ; [9] parte ex altera : ex a. p. P.

A côté de ces passages choisis au hasard, il y en a d'autres encore qui demandent à être corrigés. Certains résultent de l'inattention de l'éditeur, et là, la tâche du lecteur est facile (cf. p. 137, Sequitur tertio..., où il faut lire : Primum patet, quia omne subsistens per se est singulare, sed universale... Secundum patet...). D'autres sont ardus et résistent en exigeant qu'on tranche auparavant entre les manuscrits, qu'on invente d'abord une correction plausible. Tel est, par exemple, le § e de l'introduction (p. 131). L'éditeur s'y est essayé ; je tenterai à mon tour ma chance en suivant le ms. W :

> Cum animadverterem modernorum figmenta et plures deviare a doctrina Aristotelis et [1] praesertim in cognitione universalium, – quae, ut ait princeps peripateticorum capitulo ultimo II Posteriorum, sunt principia artis et scientiae, in haec verba : « universale vero ‹est unum in multis et unum› praeter [2] multa, quod, cum in omnibus sit unum, est artis principium et scientiae » –, qui [3] etiam distinctione praedicamentorum, – quae [4], ut clamat tota realistarum series ore [5] Porphyrii : decem praedicamenta sunt decem rerum prima [6] principia praedicta –, siquidem [7] magnae controversiae [8] multique erroris occasiones esse videntur iuxta mentem Aristotelis [9], I Caeli, tractatu II, capitulo primo : qui enim in principio recedit a veritate, decies in fine [10] vel [11] plus et mil[es]ies (et sanctus Thomas in principio De ente [12] et essentia : parvus error in principio maximus erit in fine), ideoque ego [13], veritatis peripateticae [14] cuius Aristoteles est princeps [15] modicus [16] professor et subtilitatis magnae interpretis, domini Alberti Magni quondam Ratisponensis episcopi, incultus discipulus [17], taliter decrevi [18] praedictis [19] figmentis obviare, ut [20] nihil ex me, sed ex principiis Aristotelis [21] aliorumque approbatae [22] auctoritatis colligam [23] quibus falsitatis error elidatur [24]. Ideo contra modernos sine argumentis [25] incidunt dubia seu quaesita circa primum principale [26].

[1] et *om.* Béd.; [2] praeter: propter B; [3] qui (*sc.* plures): quoniam W, quin éd.; [4] quae: quorum W; [5] ore: esse W; [6] prima *om.* Béd.; [7] siquidem: est *add.* B; [8] controversione B; [9] Aristotelis *om.* W; [10] in fine W Heimericus éd.: *om.* B; [11] vel *om.* W; [12] ente: esse B; [13] ego: eo W; [14] peripatetici W; [15] cuius Aristoteles est princeps W Heimericus: *om.* Béd.; [16] monitus W; [17] et-(13)-discipulus *om.* Béd. (Heimericus: et subtilitatis Magni peripateticorum Alberti, quondam Ratisponensis episcopi, interpretis incultus discipulus); [18] taliter decrevi B Heimericus éd.: etiam docui W; [19] praedictis: praedictae (*sc.* controversiae) Heimericus, dictis Béd.; [20] ut W Heimericus éd.: *om.* B; [21] Aristotelis W Heimericus: philosophi Béd.; [22] obprobatae W, *corr.* B; [23] colligant B; [24] quibus-(4)-elidatur W (W: ille datur *corr.* éd.): quibus pusilli aliquo modo erroribus hiis et falsitatibus resistere valeant Heimericus Béd.; [25] ideo-(5)-argumentis: sine igitur argumentis procedendo contra terministas Béd.; [26] incidunt-(7)-principale: circa primum principale hic incidunt quaesita Béd.

Le *qui* (3), qui a posé quelque problème à l'éditeur, s'explique bien: «plures... qui erroris occasiones esse videntur». En fait, cette proposition causale (Cum... siquidem..., ideoque) ne peut pas être divisée en quelques phrases plus courtes sans qu'on bouleverse son rythme et anéantisse sa logique. Pour la suite, on observe que W a un nombre plus élevé d'erreurs que B et plusieurs leçons communes avec le *Tractatus problematicus*. Cela se justifie dans la mesure, où Heimeric plagie ce texte et où W ne dépend pas du *Tr. probl.* L'affirmation de l'autorité d'Albert le Grand ne surprend pas ici: elle est aussi rappelée au début du *De esse et essentia* de Jean de Maisonneuve. Dans W Albert est dit «messager très subtil»: *subtilitatis magnae interpres,* dont Jean de Maisonneuve se croit l'élève. En revanche, Heimeric se dit «disciple du commentateur de la subtilité d'Albert le Grand»: *subtilitatis Magni Alberti interpretis discipulus* (17). N'est-ce pas aveu de la dépendance du *Tr. probl.* par rapport au *De u.r.*?